



www.comptoirlitteraire.com

présente

André Philippus BRINK

écrivain sud-africain

(1935-2015)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout "*Au plus noir de la nuit*" [pages 10-12],
"*Une saison blanche et sèche*" [pages 15-19].**

Bonne lecture !

André Brink naquit le 29 mai 1935 dans la petite ville de Vrede, dans l'État libre d'Orange, dans une famille bourgeoise d'Afrikaners, Blancs de souches néerlandaise ou française qu'on appelait autrefois les Boers, qui étaient arrivés en Afrique du Sud depuis le XVIIIe siècle, qui étaient d'austères calvinistes parlant l'afrikaans (dialecte créole dérivé du néerlandais et mêlé de mots africains), et ne remettant pas en question l'«apartheid», le régime de ségrégation de toutes les communautés formant l'Afrique du Sud (Blancs, Noirs, Métis, Asiatiques...) appliqué dans le pays et échafaudé sur le mythe de la supériorité de la race blanche. Il allait confier que, comme tous les petits Afrikaners dans les années 40, il était persuadé qu'un Noir était, dans sa chambre, tapi sous son lit !

Son père, Daniel, qui était magistrat, et sa mère, Aletta Wolmarans, qui était institutrice, étaient de pieux adeptes de la plus sévère des trois Églises calvinistes, celle dite ironiquement des «doppers» ou «éteignoirs», et il le fut naturellement aussi. Si, du fait des différentes nominations de son père, la famille déménageait tous les quatre ou cinq ans, les vacances d'été se passaient au Cap qui allait rester le lieu qu'il préféra. Au sujet de son père, il allait indiquer : *«Enfant, je le voyais souvent dans le prétoire et je l'admirais. Ce n'est que plus tard que j'ai réalisé qu'il était un nationaliste blanc convaincu et un ardent défenseur de l'apartheid et, dès lors, j'ai cherché à savoir s'il faisait preuve de discrimination à l'encontre des Noirs.»*

Comme il était solitaire, ses *«amis les plus intimes étaient les arbres, les pierres, la nature»*. Mais il fit aussi la découverte des contes.

Dès l'âge de douze ans, il écrivit des romans, des pièces de théâtre.

Après avoir fréquenté l'école de Lydenburg, il effectua la première partie de ses études supérieures (1953-1959) à l'Université de Potchefstroom, la plus conservatrice des universités afrikaners, près de Pretoria, au cœur du Transvaal. Il y obtint «cum laude» une licence, deux maîtrises (d'anglais en 1958, avec une thèse sur Shakespeare, et d'afrikaans en 1959, avec une thèse sur Van Wyk Louws Germanicus) et un diplôme d'aptitude à l'enseignement.

Il fut alors l'un des membres fondateurs d'un mouvement de jeunesse de droite, la "Ruiterswag" ("la Garde à cheval"), proche de l'"Afrikaner Broederbond", une société secrète nationaliste.

Pourtant, il écrivit alors des œuvres expérimentales :

1958

'Die meul teen die hang'

Nouvelle

1959

'Die gebondenens'

Roman

En 1959, André Brink épousa la botaniste Estelle Naudé. Ils allaient avoir un fils.

Comme il avait lu Jean-Paul Sartre, qu'il admirait intellectuellement, et surtout Albert Camus, qui le bouleversa émotionnellement et moralement, il alla poursuivre ses études en littérature comparée en France en 1959-1961, à la Sorbonne. Sa conscience y devint moins tranquille car, pour la première fois, il y rencontra des Noirs qui étaient traités sur un pied d'égalité sociale avec les autres humains, qui étaient même des étudiants qui en savaient en matière de littérature plus que lui. Or, n'ayant jusqu'alors rencontré que des Noirs qui étaient des domestiques ou des ouvriers agricoles, il se rendit compte des effets néfastes de l'«apartheid» sur ses concitoyens noirs, en fut d'autant plus révolté qu'il apprit, alors qu'il était assis sur un banc au jardin du Luxembourg, le massacre de Sharpeville où, le 21 mars 1960, soixante-neuf Noirs avaient été tués et deux cents autres blessés sans sommation par des policiers qui s'étaient estimés menacés, avaient ouvert le feu sur un cortège de manifestants pacifistes, et allaient être condamnés à de dérisoires amendes. Il prit conscience de l'injustice

profonde qui existait dans son pays, auquel il était attaché, notant sur un carnet : «*Il est déjà assez rude d'appartenir à un peuple faisant face à son extinction, mais c'est infernal d'appartenir à un peuple qui mérite de disparaître*». Il décida de rompre avec l'idéologie du nationalisme afrikaaner, de soutenir les Noirs, de s'engager avec le moyen dont il disposait : la fiction, d'utiliser l'afrikaans pour critiquer le racisme blanc, explorer l'effondrement des valeurs humaines provoqué par l'«apartheid», dénoncer l'oppression par l'État.

Puis il fut touché par la mort, en 1960, de Camus dans un accident de voiture qui lui sembla l'accomplissement de sa philosophie de l'absurde. Il allait déclarer que cela avait influé sur toute sa création.

Il publia :

1960

“Eindeloze weë”

Roman

1961

“Bakkies en sy maats”

Drame

1961

“Caesar”

Drame en vers

En leur palais de Rome, Cléopâtre attend le retour de César dans la ville après la défaite, en Espagne, des derniers partisans de Pompée. Quand il est là, il se dit fatigué de ses conquêtes ; mais Cléopâtre lui indique qu'il ne s'agit pas de se reposer car Rome est en plein tumulte, et il lui faut se faire le roi de la ville. Cicéron lui confirme qu'une guerre civile est en cours ; que les rues ne sont pas sûres ; que des conspirations se trament ; que s'opposent les vieux, fidèles à la république romaine, garantie de liberté, et les jeunes, partisans de l'empire que veut César, projet qu'il expose au Sénat où on le nomme dictateur à vie. Mais Cassius essaie de convaincre Brutus que César est devenu dangereux, et qu'il ne faut pas lui permettre d'être roi. Or il envisage de le devenir après avoir fait la conquête de la Perse. Alors que Cléopâtre craint qu'il aspire à trop de pouvoir, Servilia, sa maîtresse précédente, le menace de le renverser. Mais il s'obstine, et, quand il fait un discours où il proclame son intention de conquérir la Perse, les conspirateurs sont alertés par son goût du pouvoir, même s'il donne sa parole qu'il respectera la loi. Calpurnia, la femme de César, et Cicéron le préviennent du danger qu'il court, tandis que Brutus lui demande quelle sorte de mort préférerait-il s'il en avait le choix ! Enfin, l'assassinat est perpétré.

Commentaire

La pièce, comme celle de Shakespeare, pose la question de la justification de la violence pour empêcher l'exercice de la tyrannie.

Elle valut à André Brink le prix Eugène-Marais, qui récompense un auteur pour une première œuvre, ou l'une de ses premières œuvres, rédigée en langue afrikaans.

En 1961, André Brink, qui avait obtenu à Paris un diplôme de littérature comparée, revint en Afrique du Sud, rompit avec son père et son milieu, et se joignit au groupe de la revue "Die Sestigers" («ceux des années soixante»), qui comprenait en particulier Breyten Breytenbach et Étienne Leroux. Ces écrivains luttèrent contre la politique ségrégationniste ; s'attaquaient à tous les tabous religieux, moraux et sexuels de la tradition afrikaner ; se rebellaient contre les thèmes et les structures éculés des romans de langue afrikaans, qui étaient surtout des «romans de ferme» basés sur des valeurs morales et traditionalistes, quelque peu racistes ; cherchaient à repousser les limites de l'écriture romanesque.

Il fut nommé assistant en littératures afrikaans et néerlandaise, ainsi que professeur d'art dramatique, à l'Université Rhodes à Grahamstown, l'une des universités de langue anglaise qui demeuraient, en Afrique du Sud, les derniers refuges du libéralisme anglo-saxon. Il allait ensuite y devenir maître-assistant puis maître de conférences.

Il publia :

1962

"Lobola voor het leven"

"Le prix de la vie"

Roman

Commentaire

La «lobola» est la dot africaine que la famille du mari paie à celle de la femme.

Introduisant dans le roman afrikaans des nouveautés comme l'angoisse métaphysique, la quête de l'identité, un franc traitement de la sexualité, ainsi que des variations du point de vue, des collages, l'usage de symboles, le livre suscita de l'émoi et même de la fureur.

Il fut adapté pour le théâtre par André Brink. Mais les représentations, au théâtre de Bellville, dans la banlieue du Cap, durent être interrompues à la suite des critiques des Églises protestantes et des journaux afrikaners.

En 1963, André Brink obtint le prix Reina Prinsen-Geerligts pour ce roman qui lui permit donc de faire sa percée littéraire.

1962

"Pot-pourri"

Ce sont des souvenirs du séjour à Paris.

1963

"De ambassadeur"

"L'ambassadeur"

Roman

Paul Van Heerden, diplomate d'âge mûr arrivé au sommet de sa carrière, qui est ambassadeur d'Afrique du Sud en France, s'est entiché de Nicole Alford, une jeune Sud-Africaine, danseuse de boîte de nuit aux mœurs très libres mais qui a pourtant une inclination religieuse, un mysticisme exalté. Le troisième secrétaire de l'ambassade, Stephen Keyter, qui est lui aussi amoureux d'elle, en informe l'ambassadeur, et se suicide. L'ambassadeur est forcé de quitter son poste. Sa femme, Erika, une buveuse solitaire, revient seule en Afrique du Sud. Leur fille, Annette, répudie non seulement ses

parents mais les jeunes hommes soucieux de la protéger. Nicole, la cause tragique de toutes ces vies ravagées, révèle son amour, maintenant avorté, pour Stephen, qui avait cru qu'il lui était indifférent.

Commentaire

C'est à travers l'étrange huis clos amoureux qui s'instaure entre eux que les trois personnages principaux, chacun le présentant de son point de vue, se retrouvent de plain-pied avec leur destin. La danseuse sert de révélateur aux deux hommes : l'ambassadeur voit vaciller sous ses pas le monde qu'il croyait être le sien ; Stephen Keyter est déchiré entre un désir de pureté et une ambition forcenée qui le conduit aux pires lâchetés. Avant de pouvoir faire face à sa propre liberté, chacun à sa manière doit entreprendre une terrible et nécessaire descente aux enfers. André Brink, d'ailleurs plus intéressé par sa vision de la libération sexuelle que par les considérations politiques, poursuivait son interrogation sur le sens de la liberté qui est le thème central de toute son œuvre.

À la publication du roman en Afrique du Sud, ce fut un tollé, assorti de tentatives d'interdiction et de sermons prononcés du haut des chaires, principalement à cause du lien que le jeune écrivain y établissait entre religion et sexualité. «*Aujourd'hui, écrit André Brink dans "Mes bifurcations" (2009), il faut le lire comme ce qu'il était, une lutte pour découvrir ou redéfinir certaines valeurs dans le naufrage de mon univers familial.*» Il révéla : «*Après la publication de mon premier livre, des amis blancs, dont j'étais devenu l'ennemi, ont rompu tout contact avec moi.*»

En 1967, il traduisit le roman en anglais, et il fut publié sous le titre "*File on a diplomat*", puis réédité en 1985 à New York sous le titre "*The ambassador*".

1963

"Semper diritto"

Ce sont des souvenirs de voyages en Italie.

André Brink eut une liaison orageuse avec Ingrid Jonker, poétesse sud-africaine exaltée qu'il avait rencontrée à Barcelone. Il s'en inspira pour écrire un livre au titre provocant :

1965

"Orgie"

Roman

Dans un monde d'écrivains, d'artistes, d'acteurs et d'intellectuels mettant en question leurs existences cosmopolites libérées de l'épuisante emprise d'un pays ligoté par son passé politique, deux amoureux passent de l'attraction à la passion, et, finalement, dans la dernière partie où le titre du livre se trouve justifié, à une angoisse annonçant la catastrophe qui allait suivre.

Commentaire

Ingrid Jonker allait se suicider en se noyant dans l'Atlantique.

De toute évidence, elle collabora à l'écriture de cette ode orgasmique et extatique qui lui est adressée, qui est structurée comme un dialogue qui fait aller simultanément dans le passé, le présent et l'avenir, et qui souvent passe de l'un à l'autre au milieu d'une phrase. On pénètre ainsi profondément dans la psyché de chacun d'eux. Ils voient et se rappellent les mêmes choses, mais chacun de sa perspective. Chacun souhaite désespérément être heureux, mais ne sait comment y parvenir. Et le lecteur se demande si ce sera possible.

Ce texte poétique suggère, par la constante présence d'allusions à la littérature et à la mythologie, de métaphores et de symboles, que nous faisons partie d'un plus grand organisme entraîné dans le cycle des fins et des recommencements.

La publication de ce roman expérimental fut d'abord acceptée par "Afrikaans Press Bookstore", puis rejetée au stade de la relecture. Mais le petit éditeur indépendant John Malherbe le publia, le texte étant, selon la volonté de l'auteur, disposé d'une façon étonnante, verticalement, ce qui obligeait à le tourner pour le lire.

Le livre causa un scandale.

En 2010, il fut adapté au cinéma par Hein de Vos.

En 2016 furent publiées les lettres d'amour échangées par Brink et Jonker sous le titre "*Vlam in de sneu*" ("Flamme dans la neige").

1965

"*Bagasie*"

"*Bagages*"

Trilogie théâtrale

"Die Koffer"

"Die Trommel"

"Die Tas"

Commentaire

Ces pièces sont fortement imprégnées de l'influence de Beckett.

En 1965, André Brink obtint un prix littéraire aux Pays-Bas.

En automne, il se maria pour la seconde fois, avec la comédienne Salomina Louw, de laquelle il eut un fils, Gustav.

Il publia :

1965

"*Elders mooiweer en warm*"

Pièce de théâtre

1965

"*Rooi. Sketse en essays*"

Recueil d'essais

1966
"Olé. Reisboek et Spanje"

Pour ce guide de voyage en Espagne, André Brink obtint la "Central News Agency literary award", le plus important prix littéraire sud-africain. Comme il était attribué par une maison d'édition et de messagerie sud-africaine dont les capitaux étaient aux mains de la presse d'opposition de langue anglaise, la vieille garde afrikaner y vit une trahison plus qu'un honneur.

1967
"Miskien nooit : 'n Somerspel"

Roman

Commentaire

Ce fut une autre œuvre expérimentale où, dans un jeu post-moderne, était déconstruite la forme romanesque traditionnelle.

En 1967, André Brink publia :

- sous le pseudonyme Chris van Lille : "**Spanning op Blou einers**";
- sous le pseudonyme Adrienne du Toit : "**Vlinder in die vlamkring**".

Cette année-là, le chef de la plus importante des Églises réformées l'accusa de pornographie, dénonça Paris, où résidait Breytenbach, comme la capitale du péché, déclara que les «Sestigers» n'étaient que les jouets inconscients de la conspiration communiste internationale qui utilisait à ses fins révolutionnaires les intellectuels libéraux dont les goûts dépravés sapiaient les fondements de la société occidentale. André Brink répondit vertement que la Bible fourmille de passages érotiques.

Il publia un poème sur la guerre du Vietnam parodiant le "*Pater noster*", et dans lequel Dieu figurait sous les traits du président Johnson :

*«Et ainsi moi qui siège à la Maison Blanche
Je veillerai à ce que ma volonté soit faite
Et que mon règne arrive
À l'Est comme à l'Ouest
Et je vous donnerai chaque jour mes bombes
Pour que ni la Chine
Ni la Russie ne vous induisent en tentation
Et pour que vous soyez délivrés du mal
Car le pouvoir est nôtre, et la démocratie
Et la gloire, pour l'éternité des éternités
Et certainement au moins jusqu'aux prochaines élections
Nous surmonterons.»*

Le dernier vers était le slogan politique des Noirs états-uniens («We shall overcome»), souvent repris par les nationalistes noirs d'Afrique du Sud que le poète associait ainsi à la lutte du F.N.L. vietnamien et du "Black power".

Si la plupart des ouvrages d'André Brink, sans parler de ses articles, avaient provoqué les remous qu'il entendait bien susciter, aucun cependant n'avait été interdit. Toutefois, les éditeurs sud-africains lui avaient retourné des manuscrits qu'ils considéraient trop audacieux, jugeant inutile de prendre les risques, financiers et autres, d'une censure quasi certaine. Ainsi avait-il écrit un roman axé sur la détention sans jugement (permise pendant trois mois aux termes de la loi sur la répression du communisme, connue sous le nom de «loi des quatre-vingt-dix jours») pour lequel il avait recueilli le témoignage d'exilés sud-africains qui en avaient été les victimes. C'était là pour lui une autre occasion de contester, en dénonçant cette forme de censure non officielle qui résultait de l'intimidation des

éditeurs sud-africains. Pour tous les écrivains afrikaners, le problème était particulièrement grave. Sauf pour les Pays-Bas où l'on comprend l'afrikaans, comment intéresser un éditeur étranger à publier un ouvrage dans une langue dont l'usage était confiné à deux ou trois millions de Sud-Africains? Cette étroitesse du marché littéraire afrikaans était d'autant plus cruellement ressentie par les «Sestigers» que les écrivains d'origine britannique d'Afrique du Sud avaient à leur disposition toutes les maisons d'édition de Grande-Bretagne et des États-Unis, et que nombre d'écrivains noirs écrivaient en anglais, bénéficiant ainsi des mêmes avantages.

En 1967, André Brink, qui venait de divorcer et qui supportait de plus en plus mal le climat politique et social en Afrique du Sud, revint à Paris, considérant sérieusement la possibilité de s'y établir pour le reste de sa vie. Mais les événements de Mai 68 l'amènèrent à penser *«combien il est futile de vouloir fuir la société dont nous sommes issus»* ; qu'il est nécessaire pour un individu et surtout un écrivain d'assumer ses responsabilités dans sa propre société. Il rentra donc en Afrique du Sud, et s'engagea résolument dans la lutte contre l'«apartheid». Pour cela, il quitta les «Sestigers» dont le groupe, d'ailleurs, éclata. Breyten Breytenbach et lui affirmèrent la nécessité impérieuse de se ranger, par-delà, les différences de race et de langue, au côté de l'«intelligentsia» anglaise et noire opposée à l'«apartheid», de ne plus se cantonner au monde afrikaner.

Il s'en expliqua dans un article paru en 1970 dans un grand quotidien d'opposition de langue anglaise de Johannesburg, le "Rand Daily Mail". Il concluait ainsi : *«Est-il vrai que les écrivains afrikaners jouissent d'une plus grande liberté vis-à-vis de la censure que les autres écrivains sud-africains? Qu'ont-ils fait de cette liberté? Comment en ont-ils usé? La réponse, déprimante, à ces questions est la suivante ; aucun écrivain afrikaner n'a jusqu'ici tenté de définir sérieusement le régime. Nous n'avons produit ni Siniavski, ni Daniel, ni Pasternak, pas davantage un Kazantzakis. Nous n'avons personne, semble-t-il, qui ait suffisamment de tripes pour dire NON. Parce qu'en définitive plus de quatre-vingt-dix pour cent des écrivains afrikaners sont plus ou moins pour l'"establishment", pour le régime, pour le gouvernement. C'est là une réalité aussi évidente qu'écœurante. / C'est pourquoi on ne peut guère espérer de chef-d'œuvre authentique dans le camp rétréci de ceux qui écrivent l'afrikaans, parce qu'ils sont tous plus ou moins en faveur de l'"apartheid". L'"apartheid" est déni de tout ce qui est précieux et digne chez l'homme. Et tous ceux qui l'approuvent dénie inévitablement une part de leur humanité.»* Cet article marqua un tournant décisif dans la longue controverse entre André Brink et l'«establishment» afrikaner.

Peu de temps après son retour en Afrique du Sud, il épousa sa troisième femme, Sophia Albertina Miller.

Il publia :

1969

‘Parys – Parys : Retour’

C'est un recueil de photos de voyages.

1969

‘Midi. Op rice de Suid-Frankryk’

Ce sont des souvenirs d'un voyage dans le Sud de la France.

En 1970, André Brink obtint le prix de traduction de la "South African Academy" pour celle d'«*Alice au pays des merveilles*» de Lewis Carroll.

Il publia :

1970
‘Fado. Rice de Noord-Portugal’

Ce sont des souvenirs d’un voyage au Portugal.

1970
‘Die verhoor’

Pièce de théâtre en trois actes

1970
‘Die rebelle’

Pièce de théâtre

C’est la suite de *‘Die verhoor’*.

1970
‘Kinkels innie cable’

Roman

1971
‘La poésie de Breyten Breytenbach’

Essai

1973
‘Oom Kootjie Emmer. Kootjie Emmer van Witgatworteldraai’

C’est un livre pour enfants.

1973
‘Portret van den vrou as 'n meisie’

C’est un livre de photos.

1973
‘Die Bobaas van den Boendoe’

C’est la traduction de *‘The playboy of the western world’*, pièce de théâtre de J.M. Synge.

1973
"Kennis van de avond"
"Looking on darkness"
(1974)
"Au plus noir de la nuit"
(1976)

Roman de 600 pages

Dans une prison d'Afrique du Sud, l'acteur métis, Joseph Malan, attend son exécution. Il a été arrêté, torturé, accusé du meurtre d'une femme blanche qui aurait pu être sa maîtresse, et condamné à mort. Ses bourreaux se vengent : comment un Noir a-t-il pu toucher une de leurs femmes? La bonne société blanche ne comprend pas : comment l'une des leurs a-t-elle pu aimer un homme de couleur? Le système judiciaire lui donne un crayon et du papier pour qu'il puisse écrire sa déposition. Mais, pour lui, il s'agira de découvrir la vérité. Pour cela, il raconte sa vie. Il se remémore l'interminable martyre de sa famille et de sa race, leur histoire s'étant pour lui d'abord confondue avec celles de la Bible ; sa familiarité et son amitié dans l'enfance avec Willem et Thys, les fils du «Baas» (le patron) afrikaner, ce qui lui a permis de faire des études ; puis la distance de plus en plus grande entre eux ; l'amitié avec Dulpert, le camarade d'université disciple de Gandhi ; son goût pour le théâtre, sa découverte des livres, et sa carrière d'acteur et de metteur en scène qui l'a fait passer en Angleterre, à Londres où il aurait pu rester ; son besoin cependant de revenir au pays où sa troupe fut sans cesse harcelée par les autorités, et réduite à l'échec à la suite d'une cabale organisée par elles ; enfin son amour pour une Blanche, l'Anglaise Jessica Thompson, un amour partagé qui ne pouvait que les conduire, l'un et l'autre, à la mort.

Commentaire

À bien des égards, "Au plus noir de la nuit" se présentait comme la somme des expériences d'une vie déjà bien remplie. À trente-huit ans, André Brink avait publié une trentaine de livres, traductions en afrikaans comprises. Il avait aussi toute une expérience du théâtre sud-africain, ayant écrit plusieurs pièces, ayant eu pour deuxième épouse une comédienne. Plus précisément encore, comme son héros, il était parti de son pays jeune homme, et y était revenu avec des yeux d'adulte ayant parcouru le monde ; enfin, il avait connu l'échec à la suite d'une cabale des autorités.

Le roman, qui est une intense et même haletante confession, se présente comme une sorte de kaléidoscope où apparaît une série de personnages pris sur le vif et même à clés, personnages fortement typés, voire stéréotypés, qui représentent différentes strates de la société sud-africaine :

- l'industriel libéral mais trop prudent pour prendre un véritable risque ;
- le prêtre en butte à l'hostilité des autorités mais inébranlable dans son opposition à l'«apartheid» ;
- les intellectuels noirs, journalistes et acteurs, qui surcompensent les humiliations quotidiennes par leur gaieté forcée et leurs prouesses sexuelles ;
- l'auteur blanc engagé, aux livres interdits, que hante à l'occasion un relent de racisme ;
- les exilés noyant dans l'alcool la rancœur de leur inutilité ;
- le métis dont l'éducation fait un rebelle ;
- l'Anglaise libérée.

Nombre d'anecdotes du livre étaient tirées de faits divers récents : on avait vraiment confisqué, à l'aéroport de Johannesburg, un livre sur Michel-Ange parce que le douanier en trouvait les nus obscènes ; il est vraiment arrivé qu'un Noir meure en attendant une ambulance parce que seules étaient disponibles celles réservées aux Blancs ; il est vrai qu'à l'époque l'"Immorality Act" interdisait les relations sexuelles et le mariage entre Blancs et non-Blancs. Pour les scènes de torture, André Brink pouvait s'appuyer sur les livres, qu'il avait pu lire à l'étranger car ils étaient interdits en Afrique du Sud, écrits par ceux qui avaient connu les prisons sud-africaines, et sur les témoignages recueillis de vive voix à Londres ou ailleurs.

Sa difficulté majeure fut de s'identifier à un héros dont il ne pouvait partager entièrement l'expérience intime, puisque, d'abord, il est blanc, et que, ensuite, il n'a pas connu la prison.

Son intention était non seulement de donner une vue pour ainsi dire panoramique de la société de son pays, mais aussi de broser, par le récit de la vie des ancêtres de Joseph Malan, une fresque historique. Leurs destins imaginaires furent soigneusement construits pour évoquer, ne serait-ce que très brièvement, les grandes dates de la conquête blanche, puis de la lutte des Boers contre les Anglais, et, enfin, de la répression du nationalisme noir. Ainsi, l'une des aïeules de Joseph Malan est malaise, afin de rappeler que les premiers colons néerlandais importèrent des esclaves des îles de la Sonde. Ainsi, un autre membre de la famille participa à la lutte que menèrent une poignée de missionnaires britanniques, dont le docteur Philip, au début du XIXe siècle, au Cap, pour abolir l'esclavage pratiqué par les Boers. Ainsi sont évoqués les grands héros de l'histoire africaine : Chaka, le grand conquérant zoulou, que les historiens africains appellent «le Napoléon noir» ; Nonkwassi, la prêtresse xhosa (peuple autochtone d'Afrique du Sud) qui annonça faussement le retour des ancêtres qui chasseraient les Blancs. L'histoire de l'aïeul Abraham, qui avait «franchi la ligne» et passait pour Blanc, est évidemment symbolique : il avait voulu combattre les Anglais au côté des Boers, mais le hasard le priva, comme Fabrice del Dongo, de toutes les batailles : on ne s'improvisait pas Blanc en Afrique du Sud, surtout pendant cette guerre où les deux camps étaient convenus qu'on se battrait entre «gentlemen», c'est-à-dire sans aucun soldat de couleur. Un autre des ancêtres de Joseph Malan connut la grande grève des mineurs du Rand, au lendemain de la Première Guerre mondiale, et la crise économique des années trente, où les chômeurs blancs lynchaient les Noirs qui auraient pu leur disputer un emploi. Et le père du héros était un de ces soldats auxiliaires sans armes mobilisés durant la Seconde Guerre mondiale, qui parcoururent toute l'Afrique pour être faits prisonniers par Rommel à El-Alamein, ou se retrouver en Italie, et connaître un camp italien puis un camp de concentration allemand.

Ce roman, où André Brink choisit délibérément de montrer des amours interdites et la répression policière, l'influence de la religion (le «*Ad majorem Dei gloriam*» ["Pour la plus grande gloire de Dieu"] qui avait dominé l'enfance résonnant encore à la fin du livre), est surtout une dénonciation de l'«apartheid», puis du racisme en général, et même une réflexion sur déterminisme et liberté. Pour repousser les arguments des racistes, l'auteur fit de son héros un Noir qui est un intellectuel et un artiste, le théâtre et la culture tenant une grande place dans sa vie. Le fait que Jessica soit une Anglaise permet d'indiquer le clivage qui existe en Afrique du Sud entre les Afrikaners, les anciens Boers, qui ont été vaincus par les Anglais au début du XXe siècle, mais ont repris ensuite la direction du pays, et y ont imposé l'«apartheid», et les descendants des Anglais qui, en général, sont d'esprit libéral.

Alors que le titre afrikaans signifie : «Connaissance du soir», André Brink, en traduisant le livre en anglais lui en donna un qui signifie plutôt : «Regard sur l'obscurité», tandis que le traducteur français, Robert Fouques-Duparc, choisit une saisissante redondance hyperbolique qui se trouve pourtant justifiée dans le texte : «*Notre histoire ressemble à un voyage dans une nuit de plus en plus profonde*», tandis que la mère de Joseph lui reproche son désir de devenir comédien : «*Tu essaies de te mettre dans la lumière*», car elle pense que les Noirs sont condamnés à rester dans l'ombre, et qu'elle lui donne cet avis au moment de mourir : «*Je veux simplement être sûre que tu marcheras dans la voie de Dieu et que tu ne lècheras pas le cul des Blancs.*».

L'habileté du romancier se manifeste dès le début qui est abrupt et énigmatique, le lecteur étant jeté dans l'esprit du personnage dont le drame se déplie peu à peu. Joseph Malan, en se livrant à l'introspection, n'évoque pas seulement les faits, mais s'élève à de hautes pensées : «*Je ne suis qu'un élément particulier du vaste dessin que tracent les générations, au cours des siècles, dans l'espace infini.*»

Mais la richesse du livre n'impressionna pas les milieux conservateurs afrikaners. Ils évitèrent toutefois de le censurer pour ses implications politiques. Le "Bureau du contrôle des publications" le fit interdire pour sa prétendue «pornographie», le révérend J.D. Vorster (frère du premier ministre) le jugeant comme «le plus bel exemple d'art pourri», et ajoutant : «Si c'est de l'art, alors les bordels sont

des écoles de catéchisme». Les scènes d'amour sont pourtant à peine osées. On alla en appel, mais les juges confirmèrent le verdict : les Sud-Africains ne pourraient pas lire le roman.

La censure frappait souvent des écrivains noirs et blancs jugés subversifs. Mais, avec ce livre, c'était la première fois dans l'histoire de la littérature sud-africaine que les censeurs s'attaquaient à l'œuvre d'un écrivain afrikaner. La controverse autour du livre entre l'«intelligentsia» libérale et l'«establishment» fit alors la une des journaux conservateurs. Alan Paton, l'auteur de *«Pleure, ô pays bien-aimé»* (1948), premier roman sud-africain qui fit se rencontrer des personnages blancs et des personnages noirs, déclara : «Si la pornographie est ce que désapprouvent ceux qui ont honte de la chair et qui considèrent le David de Michel-Ange comme obscène, alors le roman d'André Brink est hautement pornographique». Et il ajouta qu'«*Au plus noir de la nuit*» est le livre qui était allé le plus loin par son impitoyable mise à nu de la condition humaine dans son pays.

André Brink, s'étant, du fait de la censure dont il était victime, senti comme une «non-personne», voulant sortir de cette impasse, éprouvant le désir politique de se faire comprendre par un cercle plus large que celui des seuls lecteurs afrikaans, voulant trouver à l'étranger l'audience qu'on lui refusait dans son pays, consommant définitivement sa rupture avec les dirigeants afrikaners, réécrivit son livre en anglais, car il précisa explicitement qu'il ne s'agissait pas d'une traduction.

De ce fait, ce fut le premier de ses livres à paraître aux États-Unis. Il y eut du succès, en Grande-Bretagne aussi, puis, étant traduit, en France, en Allemagne, aux Pays-Bas, dans les pays scandinaves, en Grèce, en Turquie, en Tchécoslovaquie, en U.R.S.S., au Japon. Comme les publications en Europe coïncidèrent avec les émeutes de Soweto en 1976, le roman fut vu comme un document sur la situation en Afrique du Sud.

La censure sud-africaine ne fut levée qu'en 1982, après un procès qui apporta encore beaucoup de publicité au livre.

André Brink fut désormais surveillé et constamment inquiété par la police, vit sa maison fouillée et saccagée. Mais il considère que la censure permit de créer une «*solidarité dans la résistance. Au début, elle était essentiellement littéraire, mais elle est devenue très vite une contestation politique.*» Dès lors, il n'allait cesser d'évoquer dans ses livres la quête de la justice, la fierté des peuples, la lutte contre le racisme et pour la liberté des femmes.

Il publia :

1974

«Die Klap van der Meul»

Recueil d'essais

1974

«Die Wyn van Bowe»

Recueil d'essais

1974

«Pavane»

Pièce de théâtre en trois actes

En 1975, André Brink devint docteur ès lettres de l'Université Rhodes.

Il publia :

1975
“*n Ogenblik in de wind*”
“*An instant in the wind*”
(1976)
“*Un instant dans le vent*”
(1978)

Roman de 340 pages

En 1749, une expédition à but scientifique menée par l'explorateur suédois Erik Larson s'est aventurée dans la brousse de l'arrière-pays du Cap de Bonne-Espérance, alors inconnu des Blancs. Après une querelle, le guide se suicide. Les porteurs hottentots volent et abandonnent les voyageurs, ne leur laissant qu'un chariot et deux bœufs. Les époux se retrouvent seuls au milieu de l'immensité du «veld» [«la steppe»]. Erik Larsson quitte un matin le bivouac, à la poursuite d'un oiseau, et ne revient pas le soir. Elizabeth, restée toute seule, est blottie dans le chariot. Cette Blanche, d'une famille aisée du Cap, qui s'ennuyait, avait, pour changer de vie, décidé d'épouser un explorateur contre l'avis de ses parents, et le mariage avait tout de suite été suivi de cette expédition où, si elle était étonnamment intrépide et heureuse de fuir le joug parental et les contraintes dues à sa condition féminine, lui fit vite découvrir que son mari ne correspondait pas du tout à l'idée qu'elle s'était faite de lui. Il passait son temps à chasser, à tuer et empailler des animaux sauvages, et à recueillir des plantes inconnues pour les inventorier. Leur entente intime ne s'était pas faite, et l'attraction et l'estime qu'elle avait eues pour lui s'était changée peu à peu en répulsion.

Or elle est rejointe par Adam Mantoor, un esclave noir en fuite, qui est venu se réfugier dans le centre du pays pour échapper à son ancien maître, mais qui, la solitude le tenaillant, a suivi le convoi pas à pas, de loin cependant, depuis des semaines. Il a vu la débandade, et sait que, si la jeune femme reste seule, elle est vouée à une mort certaine. Toutefois, s'affrontent aussitôt la Blanche, qui se veut donc la maîtresse, et le Noir, qui est donc l'esclave mais qui connaît le désert. L'éducation d'Elizabeth ne lui permet pas de céder facilement devant un homme à la peau noire, mais le respect finit par l'emporter sur les préjugés. Ensemble, ces deux êtres, que tout sépare mais dont le but commun est de trouver la mer, cheminent vers le Cap et aussi l'un vers l'autre. Il la force à affronter les questions de race, d'éducation, d'amour et de sexualité, cependant qu'ils explorent un terrain géographique et affectif complexe dans leur tentative de rejoindre la «civilisation». Ils connaissent au bord de la mer, dans un petit paradis où ils vivent jusqu'à l'arrivée de l'hiver, un court bonheur dans l'amour qui les unit, elle accédant pour la première fois au plaisir. Mais il reste que, pour elle, l'appel du Cap est trop fort : elle veut rentrer. S'enfonçant de nouveau dans le «veld», ils passent par les plus terribles épreuves, l'amour seul leur permettant de survivre. Ils sont décidés à imposer leur couple à la colonie. Cependant, la fin, qui se fait attendre, qui demeure quelque peu énigmatique, laisse entendre qu'Elizabeth a finalement trahi Adam.

Commentaire

André Brink s'inspira d'un épisode de l'histoire australienne où une femme naufragée et un bagnard étaient revenus à la «civilisation», et le transposa à la colonie du Cap avec une telle véracité que de nombreux lecteurs essayèrent d'en trouver des références dans les archives. Il voulut établir ainsi les origines anciennes des tensions raciales de son époque.

Ce roman historique aux échos intemporels, palpitant et poignant, constitue une exploration émouvante de l'«apartheid» à un niveau remarquablement personnel. Il en montre les origines lointaines, car déjà existait au XVIIIe siècle cette terrible ségrégation entre les autochtones et les colonisateurs, au profit de ces derniers. Mais on constate que, lorsque deux êtres de races différentes sont seuls en dehors de la société, ils peuvent s'aimer, vivre sur un pied d'égalité, et être heureux. Ils transcendent la relation entre maître et esclave qui, ici, va à l'encontre de la relation habituelle entre

hommes et femmes, entre dominant et dominé en matière de sexualité, car elle est retournée : l'esclave est supérieur à la maîtresse. Mais ce ne fut qu'«*un instant dans le vent*», c'est-à-dire rien dans l'immensité du temps et dans le nombre de maîtres et d'esclaves qu'a connus l'Afrique du Sud. Et André Brink choisit de révéler la fin de l'histoire au début du livre, ce qui n'empêche pas cette épopée de nous tenir en haleine de bout en bout, les rapports heurtés entre Elisabeth et Adam, bien qu'un peu anachroniques, étant passionnants, tandis que les descriptions sont somptueuses. Pour ce livre, qui fut trouvé «indésirable» en Afrique du Sud en octobre 1976, André Brink fut, la même année, le second nommé pour le "Booker Prize" (équivalent anglais du prix Goncourt).

1976

"Voorlopige rapport. Nog beskouings op literatuur afrikaanse van segenentig"

"Rapport préliminaire, réflexions sur la littérature afrikaans des années soixante-dix"

C'est un recueil de critiques composées pour la revue "Rapport".

1977

"Jan Rabie se 21"

Essai

Jan Sebastian Rabie est un écrivain afrikaner.

1978

"Gerugte van reën"

"Rumours of rain"

(1978)

"Rumeurs de pluie"

(1979)

Roman

Le narrateur, le prospère homme d'affaires et propriétaire minier afrikaner Martin Mynhardt, roule vers sa ferme avec son fils, Louis. Aucune conversation n'est possible entre eux depuis que celui-ci a été envoyé au combat en Angola, car son père ne veut pas tenir compte des déchirantes expériences qu'il y a faites, de la révolte qui l'anime. Martin se rend à la ferme familiale pour convaincre sa mère, qui y est très attachée, de la vendre pour différentes raisons telles que la sécheresse (d'où les «*rumeurs de pluie*» du titre), le danger grandissant dans la région, et, surtout, la grosse somme d'argent qui est offerte pour elle. Tout en roulant, il fait un bilan de sa vie, se demande ce qui est réellement important pour lui, se rappelle les nombreuses connaissances qu'il a, ses aventures amoureuses, ses succès professionnels, se dit qu'il est l'homme «qui a tout» : une brillante situation (il est le président de la Chambre minière de l'Institut du commerce afrikaans, et a donc, selon ses propres mots, «*atteint le sommet*»), la sécurité, une jolie femme, Élise, deux beaux enfants, sa fille, Ilse, et son fils, Louis, une séduisante maîtresse... Il est l'Afrikaner type, l'homme blanc sûr de lui et des siens, totalement aveugle à la réalité qui l'entoure. Il est si animé par son besoin d'enrichissement continu qu'il est inconscient des besoins émotionnels des autres, et, lui qui a profité du régime pour se construire une vie luxueuse, justifie facilement son immoralité.

Mais on est à la veille des événements de Soweto, et, tandis que le meilleur ami de Martin Mynhardt a été condamné pour terrorisme, il suffit de trois jours à peine (un week-end) pour que son univers bascule et s'effondre, qu'il perde non seulement sa ferme, mais sa maîtresse, et, plus important encore, sa femme et ses enfants. Ceux qu'il aimait le plus, en confondant tranquillement amour et

possession, amour et domination, s'éloignent en effet de lui dans les terribles remous de la réalité politique sud-africaine. En dépit des efforts qu'il avait faits pour rigoureusement séparer les différents éléments de sa vie, il ruine irrémédiablement sa relation avec sa famille, et met en danger sa carrière à cause de certains choix qu'il fit dans le passé, ayant alors entretenu des liens avec des Noirs. Il le reconnaît dans les questions qu'il pose à la dernière page du roman : «*Doit-on devenir inévitablement, à la fin, la victime de ses propres paradoxes?*»

Commentaire

"*Rumeurs de pluie*" est un roman très complexe et très puissant. Les descriptions des quartiers noirs, les «townships» comme celui de Soweto, sont saisissantes : cahutes faites de brique et de broc, carcasses détruites, détritiques sur les routes, s'opposant aux grandes maisons et aux beaux jardins des quartiers blancs. Les personnages frappent par la vie qui leur est donnée. Martin Myndhardt, dont les seuls principes sont l'argent et la sécurité, pour lesquels il trahit son ami, son collègue, son frère, sa mère, sa femme, sa maîtresse et, finalement, son fils, est particulièrement étonnant car, à certains moments, on l'approuve et, à d'autres, on le désavoue complètement, on aime le haïr. À travers lui, on a le point de vue d'un partisan convaincu de l'«apartheid», de quelqu'un tout à fait immergé dans le régime et ses dogmes. Les faiblesses du système sont ainsi habilement exposées par son incapacité à remettre en question ce dans quoi il a été élevé. André Brink donne un remarquable tableau de la société sud-africaine blanche, dans son équilibre si précaire. Derrière la beauté des images, par-delà la somptuosité du décor et de très belles scènes d'amour, il s'agit d'un réquisitoire implacable contre les horreurs de l'«apartheid».

De nombreuses questions sont posées dans le roman, particulièrement celles concernant la situation politique en Afrique du Sud sous le régime de l'«apartheid», les injustices commises dans les années soixante-dix. Est-ce qu'aucun changement ne pouvait y être apporté de façon pacifique? Quelle devrait être la position de l'homme blanc après tant d'années de discrimination, d'oppression et d'humiliation imposées aux Noirs? Doit-on approuver quelque forme violente d'action par laquelle on pourrait prouver sa solidarité avec les masses opprimées? Quelle est la légitimité de la franche opposition au régime autoritaire que manifeste Bernard, le plus vieil ami de Martin?

Le roman fut interdit en Afrique du Sud, accusé d'être pornographique, blasphématoire, de tendance communiste. Mais il obtint le prix de l'«Agence de presse sud-africaine». Il fut salué à l'étranger, André Brink étant de nouveau le second nommé pour le «Booker Prize».

1979

“*Een droë wit seisoen*”

“*A dry white season*”

(1979)

“*Une saison blanche et sèche*”

(1980)

Roman de 370 pages

En 1976, à Johannesburg, le narrateur, un «*romancier populaire*», est contacté par Ben Du Toit, un ancien ami d'université qui lui rend visite, et qui, se sachant en danger de mort, lui confie des «*papiers*» (journaux intimes, photos, extraits de journaux...). Quinze jours plus tard, le narrateur lit dans un journal : «*Un professeur de Johannesburg a été tué dans un accident. Écrasé par une voiture. Le chauffeur a pris la fuite.*» Troublé, il décide de compiler les papiers de Ben Du Toit, de reconstituer son douloureux «*chemin de Damas*», et de raconter son histoire.

Cet Afrikaner était un bon mari, un bon père de deux enfants, un professeur sans prétention qui enseignait l'histoire et la géographie à des classes terminales. Ami de l'ordre, il n'avait jamais enfreint les lois de son pays, et menait une vie tranquille, banale et relativement modeste, mais en profitant des privilèges accordés aux Blancs sous le régime de l'«apartheid». Rien ne l'aurait distingué de ses

quatre millions de concitoyens qui étaient sûrs d'eux-mêmes et de leur supériorité. Mais son monde commença à s'écrouler quand, en toute innocence, en toute bonne foi, il accepta d'aider Gordon Ngubene, le balayeur noir de son école, à retrouver son fils aîné, Jonathan, dont il avait d'ailleurs payé les études. Officiellement, le jeune homme de quinze ans serait mort au cours d'une émeute, en fait, une manifestation d'écoliers noirs à Soweto ; officieusement, il avait été tué deux mois plus tard, dans les locaux de la police, après avoir été torturé. Ayant enfin trouvé un but : la réparation d'une injustice ; déterminé à faire éclater la vérité au grand jour, Ben Du Toit décida de continuer les recherches amorcées par Gordon, et passa du statut de père tranquille à celui de questionneur importun. Il se lia alors d'amitié avec Stanley Makhaya, un Noir original, ami de Gordon.

Peu de temps après, Gordon fut lui-même arrêté par la "Section Spéciale" de la police, et mourut dans des circonstances nébuleuses. Ben Du Toit se lança dans une nouvelle enquête, voulut savoir ce qui se passait derrière les murs du "John Vorster Square" où disparaissaient à jamais des individus ; savoir ce qui se cachait sous les versions officielles ; savoir ce qui s'était réellement passé à Soweto ; savoir au fond ce qu'était la vie de ces seize millions de Noirs qu'il avait côtoyés toute sa vie sans les voir, qui étaient exclus, surveillés, privés de toute liberté. Il obtint qu'on reprenne l'enquête, au grand déplaisir de la police que protégeait la justice, bien sûr mandatée par le Parti nationaliste au pouvoir, au nom de la politique raciste qu'est l'«apartheid». Sa démarche l'amena au cœur d'un système judiciaire et politique dont il n'avait jamais entrevu l'ampleur, l'entraîna dans un monde corrompu, plein de dissimulation, de sectarisme, d'une violence allant jusqu'aux meurtres, où l'entourage du pouvoir était impliqué. Il découvrit peu à peu les rouages, les mensonges et les crimes de l'implacable appareil d'État ségrégationniste qui lui avait jusqu'alors profité, sans qu'il ait éprouvé quelque inquiétude que ce soit.

À la suite de la mort de Gordon, qui s'était, selon la police, suicidé, mais qui, selon sa famille et certains témoins, avait été torturé à mort, s'ouvrit un procès. Ben, confiant dans la justice de son pays, engagea l'avocat Dan Levinson, qui tenta en vain de faire avouer la vérité au capitaine Stolz, chef de la "Section Spéciale". Ben tomba de haut devant la partialité de la procédure et, surtout, du verdict qui conclut au suicide. Il aurait dû savoir que jamais un membre de la police ne serait accusé de la mort d'un simple balayeur noir. Mais, révolté, il ne s'avoua pas vaincu, voulut réunir des preuves, des témoignages, pour rouvrir le dossier, et obtenir que justice soit faite. Il prit contact avec des militants noirs qui, cependant, ne lui faisaient pas confiance, même s'il apportait son aide à tous les Noirs qui venaient chez lui pour la lui demander. Il fut cependant lui-même aidé dans sa tâche par Stanley Makhaya, qui lui fit découvrir le «township» de Soweto où, un jour, il décida d'aller seul. Mais il se fit attaquer par des jeunes, pour lesquels chaque Blanc était par nature un ennemi ; il tenta de leur crier : «*Je suis avec vous !*» ; mais seule sa voiture put le sauver. Il fut aidé aussi par Mélanie, une journaliste rencontrée au procès et de laquelle il tomba amoureux ; par Phil Bruwer, le père de Mélanie, professeur de philosophie à la retraite ; par Johan, son jeune fils ; par un collègue qui partageait ses idées. Mais la plupart des gens de son entourage se détournèrent de lui, en partie ou totalement. Sa femme et sa fille le quittèrent ; ses collègues l'évitèrent ; ses élèves se moquèrent de lui ; l'administration de l'école lui fit perdre son poste. Entre humiliations, intimidations, chantages et désillusions, le monde auquel il croyait appartenir se déstructura complètement. Et, finalement, il fut broyé par cette machine infernale qui s'était mise en marche implacablement. Car, sous le couvert de l'accident de voiture, il fut assassiné par Stolz.

Le narrateur, à son tour, doit vaincre ses peurs et ses petites peurs pour témoigner. Troublé par les menaces qu'il sent s'accumuler sur lui, il conclut : «*Tout ce que l'on peut espérer, tout ce que je puis espérer, n'équivaut peut-être à rien d'autre qu'à ça : écrire, raconter ce que je sais. Pour qu'il ne soit pas possible de dire encore une fois : "Je ne savais pas".*»

Analyse

Intérêt de l'action

«*Une saison blanche et sèche*» est un roman à l'intrigue très simple, mais qui assène au lecteur un véritable coup de poing, un livre très fort, bouleversant. Ce témoignage percutant secoue durement, et

touche droit au cœur. L'intrigue, qui a quelque chose de policier, est prenante, passionnante, même si on en connaît l'issue dès le début, comme dans une tragédie. On se sent happé, hypnotisé, par une lecture à laquelle il est impossible de rester de glace, et que la tension du récit, soutenue du début à la fin, rend à la fois grave et palpitante.

Dans ce «thriller» bien construit, où il y a beaucoup de suspense et de morts tragiques, dans cette histoire implacable où la haine de l'autre et le racisme ne font pas de cadeaux aux justes, où règne un climat oppressant (même si ne manquent pas les touches d'ironie ou de comique), où le combat de Ben Du Toit semble d'abord réaliste puis devient quelque peu donquichottesque, la succession des événements est inexorable, car est déclenché l'engrenage de la répression par l'État, qui s'attaquait aux citoyens sur le plan personnel.

Le point de vue adopté est celui du «romancier» qu'est le narrateur, mais cette vision externe est complétée par des extraits du journal intime de Ben Du Toit.

Intérêt littéraire

Le livre est très efficacement écrit. Le style d'André Brink, très anglo-saxon, est limpide et précis, le texte étant d'ailleurs parsemé de mots afrikaans et de mots bantous.

Cependant, le romancier peut offrir de beaux effets. D'abord, dans le titre, où tout est déjà dit, et notamment dans ces deux mots : *«blanche et sèche»*, qui ont à la fois un sens physique (la chaleur, la poussière) et métaphorique (la couleur de la peau et la sévérité des partisans de l'«apartheid»). On remarque aussi cette image : le jour des obsèques de Ben Du Toit, *«le cœur de la ville semblait avoir été saisi d'une crampe, comme si une énorme main invisible s'était emparé de lui et l'empêchait de battre, dans son étreinte folle.»*

Intérêt documentaire

En préambule, il est annoncé que : *«Rien, dans ce roman, n'a été inventé. Le climat, l'histoire et les circonstances qui l'ont fait naître sont ceux de l'Afrique du Sud actuelle. Mais les événements et les personnes ont été replacés dans le contexte d'un roman. Ils n'y existent qu'en tant que fiction. Ce n'est pas la réalité de surface qui importe, mais les relations qui se dessinent sous cette surface.»* Le texte, même s'il se veut roman, prend en fait la tournure d'un reportage.

On y apprend beaucoup de choses sur les Afrikaners, et sur les raisons qui les ont poussés à prendre les mesures de l'«apartheid», qui est un racisme tout à fait analogue à celui appliqué par le nazisme, raisons beaucoup plus complexes qu'il n'y paraît. Parce qu'ils menaçaient de submerger la population blanche, les Noirs étaient, en Afrique du Sud, non seulement dominés et exploités par les Blancs, qui disposaient de toute la richesse et de tout le pouvoir, mais méprisés, exclus, rejetés, au point que la mort de l'un d'entre eux n'avait aucune importance. Étaient en vigueur différentes lois répressives : la loi d'immoralité pénalisant les relations sexuelles entre Blancs et non-Blancs ; la loi de classification de la population, distinguant les individus selon leur race ; la loi d'habitation séparée, répartissant racialement les zones urbaines d'habitation ; la loi sur les laissez-passer ; le décret sur l'afrikaans de 1974, obligeant toutes les écoles, mêmes noires, à dispenser en afrikaans tous les enseignements, loi qui entraîna de violentes émeutes dans le quartier noir de Soweto, émeutes qu'André Brink relate à mots couverts dans le roman. Tout ceci était cautionné par les Afrikaners, même s'ils n'en étaient pas forcément conscients, car on constate qu'une grande partie des Blancs ne savaient pas que leurs domestiques noirs vivaient dans la misère.

Ainsi, en voulant aider la famille Ngubene, Ben découvrit les quartiers noirs, les «townships» qui n'étaient souvent que des bidonvilles où il constata la pauvreté, la violence, les regards méfiants, voire haineux à son égard, mais aussi la solidarité. Ce fut le cas aussi pour Mélanie lorsqu'elle entra un jour chez sa nourrice noire ; elle relate cet événement à Ben : *«Vous comprenez ? Ça n'était pas la pauvreté en tant que telle ; on connaît la pauvreté, on lit les journaux, on n'est pas aveugle ; on a même une "conscience sociale". Mais je croyais connaître Dorothy. Elle avait aidé papa à m'élever. Elle avait vécu chaque jour de ma vie dans la même maison que moi. C'est la première fois que j'ai*

vraiment eu l'impression de jeter un coup d'œil dans la vie de quelqu'un d'autre. Comme si, pour la première fois, je découvrais que d'autres vies existaient.»

L'«apartheid» n'entraînait pas seulement une exclusion, mais aussi une terrible répression, par la puissance de l'État, dont les bras sont, en particulier, la police de sûreté et une «Section Spéciale» qui faisaient taire les opposants, les contestataires, les prétendus révolutionnaires ; qui s'opposaient à une prétendue invasion du communisme, en utilisant la torture, dont le roman, formidable démonstration de l'impuissance des individus face à l'infamale machine policière, montre comment elle s'était vraiment pratiquée, en aboutissant parfois à la mort. Mais, au fil des pages, on constate que l'ennemi de Ben n'était pas seulement la police ; que d'autres personnes agissaient, dont on ne connaissait pas le nom. Il se sentait surveillé, épié dans ses moindres gestes, même lorsqu'il se croyait protégé. Il se rendit même compte que le véritable ennemi était ailleurs : *«Ce qui se dresse contre moi n'est pas une personne, ni un groupe de personnes, mais une chose, une vague chose amorphe, une puissance invisible, omniprésente.»* C'était à en devenir fou, et le parallèle avec la société décrite dans "1984" par George Orwell s'impose donc.

Ce roman nous aide à comprendre l'état de la société sud-africaine à la fin des années soixante-dix. Ce témoignage vivant nous plonge dans les heures les plus sombres de l'histoire du pays.

Intérêt psychologique

Si les personnages secondaires qui jouent un rôle dans la quête de la vérité menée par Ben Du Toit sont très attachants (ainsi Susan, sa femme, même si elle le méprisa pour son manque d'ambition, et qu'elle exprima au narrateur sa déception d'avoir *«épousé un perdant»*, son refus *«d'être réduite à l'état d'animal domestique»*), André Brink fit surtout le portrait de cette victime idéale dans son costume de simple citoyen : *«L'idée que je me faisais de lui était celle d'un homme ordinaire, au caractère facile, dépourvu de méchanceté, celle d'un homme sans qualités particulières. Le genre de personne que des amis d'université, qui se rencontreraient au bout de quelques années, tenteraient de se rappeler en disant : "Ben Du Toit?" Interrogation suivie d'un silence et d'une réponse tiède : "Ah, oui, bien sûr. Un type sympa. Que lui est-il arrivé?" Sans jamais penser que cela pourrait lui arriver.»*

Ce personnage, qui n'est pas plus grand que nature, qui, une fois qu'éberlué, il fit, d'un seul coup, face au problème de l'«apartheid» qu'il ne voyait pas jusque-là, chemina alors lentement vers la lumière, est absolument crédible. Doté d'un cœur en or, considérant que l'amitié et l'aide de son prochain sont primordiales, animé d'un grand courage, assoiffé de justice, vibrant de la volonté de savoir à tout prix peu importent les conséquences, impressionnant d'humanité et de détermination, jamais il ne céda et n'abandonna la mission qu'il s'était donnée, le combat contre le pouvoir en place, contre l'indifférence et la peur qui bâillonnaient ses concitoyens, afin de les faire réfléchir, de leur faire prendre conscience de la nécessité de faire connaître la vérité. En décidant de renoncer au confort de sa petite vie, de mener son enquête, de la poursuivre malgré le qu'en-dira-t-on et l'oppression, de refuser de baisser les bras, et de se battre jusqu'au bout pour faire gagner sa cause, il ne s'imaginait pas qu'il allait se couper de sa famille, de ses amis, de ses collègues de travail. Mais, même lorsqu'il s'en aperçut, il ne s'arrêta pas : il devait aller jusqu'au bout, en payant très cher son obstination. Car il y a en ce petit homme, cette sorte de Sancho Pança, quelque chose de Don Quichotte. Mais, s'il semble avoir tout perdu, ce fut, en définitive, pour mieux se retrouver, retrouver son intégrité morale.

En se penchant sur la vie d'André Brink, on comprend qu'il ait pu s'identifier, du moins en partie, à Ben Du Toit, dont la plupart des réflexions ont sans doute été les siennes dans le cadre de son combat d'écrivain engagé. Il déclara : *«Toutes les fois que j'ai voulu faire un pas de plus, j'ai dû me battre, non seulement contre l'appareil de l'apartheid et ses ramifications étouffantes, mais aussi contre les forces invisibles qui se dressent dans l'obscurité contre l'écrivain.»* Cela donne aux passages du journal intime de Ben Du Toit une réelle profondeur.

Intérêt philosophique

Ce roman, qui est un manifeste, traite de ces problèmes fondamentaux :

- La fragilité de la prétendue amitié : Ben Du Toit se retrouve vite devant une impasse : *«Comment puis-je dire : il est mon ami, ou, plus prudemment, je pense le connaître? Au pire, nous sommes deux étrangers qui nous rencontrons, nous asseyons quelques instants avant de repartir chacun de son côté, rien de plus.»*

- La nécessité de préserver le droit de disposer de soi, et d'obtenir le respect des libertés individuelles, ce à quoi s'oppose la puissance de l'État qui, bien souvent déterminé à étouffer ce qui le dérange, broie les individus, sans scrupules détruit des vies.

- L'injustice du racisme, mais aussi la séparation irrémédiable et l'incommunicabilité entre les races. Est particulièrement touchant le moment où le héros se rendit compte que, malgré les dangers qu'il encourait pour eux, il ne serait jamais accepté par les Noirs ; qu'on naît blanc ou qu'on naît noir, et que rien ne peut gommer cette donnée de base ; que, malgré une grande bonne volonté, la couleur de sa peau demeure pour chacun une barrière infranchissable. Il constate : *«Même si je suis haï et fui, écarté et persécuté, et pour finir, détruit, rien de pourra me faire devenir noir.»* Rejeté par les Blancs d'un côté et par les Noirs de l'autre, tous ancrés dans leur haine, Ben Du Toit se situait dans une minuscule minorité, celle où quelques Blancs et Noirs cherchaient à se comprendre et à *«combler l'abîme»*.

- L'illusion de l'utilité du combat solitaire. Que peut faire un homme, quasiment seul, contre un régime dont la naissance et le développement passent inaperçus ; qui s'auto-entretient par les préjugés, les peurs et la violence des uns envers les autres ; qui finit par dépasser les individus qui l'ont créé? Ceux qui tentent de se révolter contre ce régime sont rapidement mis hors d'état de nuire, d'une manière ou d'une autre ; ils sont tous impuissants. Même des personnes plus haut placées ont peur des représailles. Cela nous appelle à la vigilance. Pourtant, ceci est recommandé : *«Une fois dans sa vie, juste une fois, on devrait avoir suffisamment la foi en quelque chose pour tout risquer pour ce quelque chose.»*

- La nécessité de se rendre compte que l'important est non de découvrir la vérité, mais de la rechercher, ce qui transcende la frustration qu'on ressent à la vouloir à tout prix malgré la société qui nous en empêche.

Le livre est donc marqué par un net pessimisme. Cependant, Stanley, en parlant à Ben, eut cette phrase d'espoir : *«Nous serons de nouveau ensemble. Bientôt. Nous sortirons en plein jour, vieux. Nous marcherons dans les rues, gauche, droite, ensemble. Bras dessus, bras dessous. Je te le dis. Jusqu'à l'autre bout du monde. Personne pour nous arrêter.»* Et Ben se dit qu'à terme, son combat n'aura peut-être pas été vain. On sait aujourd'hui qu'ils avaient raison de penser ainsi.

Destinée de l'œuvre

Le livre, publié à Londres en 1979, fut censuré en Afrique du Sud. Mais à l'auteur, qui savait fort bien ce que signifiait être controversé lorsqu'il l'écrivit, il valut une reconnaissance mondiale : en 1980, il obtint le "Martin Luther King memorial prize" pour la version anglaise, et le prix Médicis étranger pour la version française ; en 1984, il fut publié en allemand.

En 1989, le roman fut adapté dans le scénario de Colin Welland, le film étant tourné par la réalisatrice antillaise Euzhan Palcy, avec Donald Sutherland, Janet Suzman, Zakes Mokae, Susan Sarandon, Jürgen Prochnow, Marlon Brando (qui fut sélectionné pour un oscar) et d'autres. Il faut regretter que le film n'ait pas été assez fidèle au livre, car on a sabré trop d'épisodes, et cela même si André Brink avait participé à sa réalisation.

1979
“Toings op die landpad”

Recueil d'essais

À partir de 1979, André Brink fut plusieurs fois proposé pour le prix Nobel.
À partir de 1980, il fut professeur de littérature afrikaans et chef du département à l'Université Rhodes de Grahamstown (province du Cap).
Il publia :

1980
“Tweede voorlopige rapport. Nog beskouings op literatuur afrikaanse van segenentig”
“Deuxième rapport préliminaire. Considérations supplémentaires sur la littérature afrikaans des années soixante-dix”

C'est un autre recueil de critiques composées pour la revue “Rapport”.

1980
“Waarom literatuur”
“Pourquoi la littérature”

C'est le texte de la conférence inaugurale donnée par André Brink à l'Université Rhodes.

1981
“Emmertjie Wyn. 'n Versameling dopstories”
“Une coupe de vin, une collection d'histoires de boissons”

C'est un recueil d'articles donnés à la revue “Wynboer”.

1982
“Houd-den-bek”
“A chain of voices”
(1982)
“Un turbulent silence”
(1982)

Roman de 590 pages

Au centre de l'Afrique du Sud, en 1824, dans une ferme isolée au cœur du «veld», montent des tensions entre les maîtres afrikaners, les deux frères, Nicolaas et Barend, et leurs esclaves noirs qui sont las d'attendre l'abolition de l'esclavage qui a été annoncée par les Anglais qui viennent de prendre Le Cap. Les esclaves ont à leur tête Galant, le frère de lait des fermiers, qui, ayant été élevé avec eux, ayant partagé ses jeux avec eux, n'a pas supporté d'être ensuite ramené au rang d'esclave, de subir des humiliations incessantes, des coups de fouet. Il conteste le pouvoir des fermiers, et veut même, par provocation, porter des chaussures comme eux. Nicolaas, exigeant une obéissance absolue, lui prend sa femme, lui tue son enfant. Nicolaas et Barend incarnent le bon droit, la bonne conscience ; ils ont, enfants, appris la supériorité des hommes blancs dans la Bible lue et interprétée par leur père ; ils cultivent la terre comme il l'avait fait avant eux ; ils donnent à manger et à boire à

leurs esclaves, leur accordent un jour de congé de temps en temps ; ils les battent, bien sûr, comme on bat ses chiens et sa femme à l'occasion. Ces patrons blancs en sont réduits à réprimer tout écart, et à vivre dans la peur. Hester, la femme de Barend, qui est, elle aussi, prisonnière de son milieu, de son mari, des conventions, se rebelle comme Galant, et ils se retrouvent d'ailleurs à la fin du livre pour une heure, une seule, avant que la révolte de ces quelques esclaves ne soit brisée. Car, il fallait s'en douter, elle échoua. Galant fut pendu avec ses complices. Mais l'espoir de liberté qui était né là ne devait plus s'éteindre.

Commentaire

André Brink prit, comme point de départ une révolte d'esclaves qui eut lieu dans la colonie du Cap en 1825.

Mais peut déconcerter la forme même de ce roman historique, car, à la façon de Faulkner dans *« Tandis que j'agonise »*, le romancier a raconté l'histoire en multipliant les points de vue. Il indiqua : *« Une série de trente différents narrateurs explorent les relations créées par une société modelée par les forces d'oppression et de souffrance. Le souci de différenciation des voix me hanta. Maîtres et esclaves, tous liés par les mêmes chaînes, sont totalement incapables de communiquer parce que leur humanité et leur individualité sont niées par le système dans lequel ils vivent. J'ai essayé d'élargir et d'approfondir l'enquête en reliant les voix, en quatre sections successives, aux éléments que sont la terre, l'eau, le vent et le feu. »*

C'est ainsi que, entre *« l'acte d'accusation »*, qui est le récit de la révolte, et *« le verdict »*, se déroule vraiment, comme le dit le titre de la version anglaise, *« une chaîne de voix »* : on lit les témoignages des différents protagonistes : dans la « première partie », Mama Rose, Piet, Galant, Ontong, Alida, Nicolaas, Achilles, Hester, Barend ; dans la « deuxième partie », Cecilia, Galant, Hester, Bet, Lydia, Barend, Mama Rose, Nicolaas, Ontong, Galant, Goliath, Nicolaas, Abel, Hester, Pamela, Cecilia, Nicolaas, D'Alree, Alida, Galant, Klaas, Du Toit, Thys, Nicolaas, Galant ; dans la « troisième partie », Campher, Galant, Nicolaas, Mama Rose, Achilles, Hester, Klaas, Galant, Lydia, Ontong, Galant, Bet, D'Alree, Rooy, Pamela, Adonis, Cecilia, Verlee, Barend, Campher, Abel, Hendrik, Jansen, Galant, Helena ; dans la « quatrième partie », Mama Rose, Du Toit, Thys, Hester, Klaas, Goliath, Plaatjie Pas, Bet, Dollie, Ontong, Barend, Hendrik, Cecilia, Abel, Nicolaas, Rooy, Martha, Helena, Pamela, Achilles, Moïse, Piet, Galant, Hester, Galant. Tour à tour, comme dans un procès, qui est celui de l'esclavage, Blancs et Noirs, maîtres et esclaves, hommes et femmes, d'abord enfants puis adultes, s'expriment plus ou moins longuement, témoignent des mêmes événements. Mais s'agit-il vraiment des mêmes ? Chacun a un point de vue différent sur ce qu'ils vivent et voient, sur les événements importants comme sur le moindre incident. L'histoire se dessine alors peu à peu, en mettant en avant tous les sentiments, les comportements de chacun sur chaque fait, en analysant en profondeur la psychologie de chaque individu. Et, tous les événements s'enchaînant, le lecteur se coule peu à peu dans le milieu, dans l'ambiance, dans chaque personnage. L'intérêt et le suspense montent, le livre captive de plus en plus, et on ne l'abandonne plus jusqu'au dénouement, la rébellion sanglante et ensuite les résultats du procès.

En fait, on peut considérer que, dans cette histoire palpitante de désir et de mort, d'amour et de colère, le premier rôle est tenu par la vibrante terre d'Afrique, matrice de toutes les passions exacerbées. Mama Rose déclare : *« On n'est pas de ce pays tant que son corps n'est pas formé des cendres de ses ancêtres. »* Aussi le critique André Clavel a-t-il pu, à l'époque de sa parution, dire que ce livre, écrit dans un style chaleureux et sensuel, est aussi *« un formidable hymne tellurique qui prend la dimension d'un continent [...] André Brink se révèle ici bien plus qu'un contestataire : un poète de l'épopée totale. »*

La condition des esclaves est décrite avec une vérité extraordinaire. Par la même occasion, est évoquée aussi celle des femmes blanches, qui était bien loin d'être enviable et se rapprochait par bien des côtés de celle des Noirs, un des éléments les plus fascinants de ce livre étant le parallèle établi entre la condition de l'esclave et la condition de la femme. Hester, la rebelle sauvage et indomptable, déclare très lucidement : *« Vous ne pouvez vous inquiéter de la libération d'un esclave que si vous pensez que c'est un être humain. Alors comment des hommes pourraient-ils penser aux esclaves de*

cette façon, s'ils n'ont même pas encore découvert que les femmes étaient aussi des êtres humains?»

Même si certains critiques ont pu trouver que l'imagination d'André Brink lui avait fait concevoir une fournaise d'oppression où se démènent des caricatures, on constate plutôt qu'il a fait vivre des personnages qui ont une grande intensité, mais sont crédibles, les relations entre les maîtres et les esclaves, entre les hommes et les femmes, ne manquant pas d'ambiguïté. La révolte de Galant, cet esclave sublime, ce protagoniste hors normes, refusant la soumission et l'avalissement, incarne la fierté d'un peuple déchu. Il affronte les forces esclavagistes qui sont soutenues par une loi bientôt caduque.

André Brink nous offrit là toutes les clés pour comprendre la réalité de l'Afrique du Sud à l'époque. Même si, en 1824, la répression avait eu le dernier mot, il lançait un avertissement aux partisans de l'«apartheid», car, comme tout bon roman historique, celui-ci dit autant sur le présent que sur le passé. Brink fouilla les mauvais temps anciens afin de donner une clé permettant de comprendre les mauvais temps dans l'Afrique du Sud du XXe siècle, tout ce qu'il voyait dans le passé étant conditionné par l'attention qu'il portait à la crise raciale qu'il vivait.

Le livre, qui fut pour l'Afrique du Sud, une épreuve humiliante, obtint un grand succès à l'étranger. Il obtint le prix de la "Central News Agency".

En 1982, André Brink fut fait chevalier de la Légion d'honneur.
Il publia :

1983
“Oom Kootjie Emmer et la Nuwe Bedeling. stinkstorie”

C'est un livre pour enfants.

1983
“Mapmakers : writing in a state of siege”
“Sur un banc du Luxembourg : essais sur l'écrivain dans un pays en état de siège”
(1983)

Recueil de dix-huit essais

André Brink y établit que, dans un pays soumis à l'«apartheid», «un pays en état de siège», la littérature ne pouvait échapper à la politique. Et, de ce pays, les écrivains devaient être les cartographes.

Le titre de l'édition française s'explique parce que, y ayant appris la nouvelle du massacre de Sharpeville, André Brink put déclarer : «*Je suis né sur un banc du Luxembourg, à Paris, au début du printemps 1960.*»

1983
“Die Hamer van der Hekse”
“Le marteau de la sorcière”

Drame

1984

“De muur van de pest”

“The wall of the plague”

(1984)

“Le mur de la peste”

(1984)

Roman

Le Mur de la peste se trouve en France dans le Vaucluse. Paul, écrivain-cinéaste sud-africain afrikaner en exil en France, va bientôt y tourner un film. Auparavant, il demande en mariage sa petite amie, Andrea, métisse sud-africaine en exil elle aussi. Elle se sent subitement accablée car elle apprend par Mandla, jeune militant noir traqué jusqu'en France par le service secret sud-africain, que, du fait de ce mariage mixte, elle ne pourra jamais retourner en Afrique du Sud en couple. Ayant besoin de réfléchir, elle se rend, avant Paul, en Provence pour se documenter sur les lieux où avait sévi la peste. Cela ne suffit pas pour chasser ses «*souvenirs destructifs*» d'événements qui se sont passés en Afrique du Sud ou à Paris.

Commentaire

L'action se déroule en cinq jours, qui font tout basculer.

“*Le mur de la peste*”, c'est l'«apartheid» transposé en France, pays qu'André Brink connaissait bien.

On trouve, dans ce roman, un thème constant chez lui, le dépassement de l'«apartheid» par des relations interraciales, de vraies amours interdites par la loi. Ici, comme chaque fois, il réussit à immiscer dans la relation amoureuse les tensions provoquées par l'extérieur.

À la fin de l'histoire, Mandla révèle l'impossibilité de la solidarité, car le Blanc qui se veut solidaire du Noir n'est jamais noir lui-même ; aussi s'adresse-t-il avec agressivité à Paul : «*Tu crois que tu peux dire à un Noir sud-africain ce que ça signifie être noir?*» Et celui qui se veut solidaire des opprimés se met par là en état d'infériorité. D'ailleurs, dans les livres d'André Brink, à peu près tous les Blancs de bonne volonté apparaissent comme des faibles.

Pour ce livre, il obtint une fois de plus la “Central News Agency literary award”.

1984

“Loopdoppies. Nog dopstories”

“Running Schnaps, Autres histoires de schnaps”

1984

“Writing against Big Brother : Notes on Apocalyptic fiction in South Africa”

“Écrire contre Big Brother : Notes sur le naufrage de la littérature en Afrique du Sud”

Essai

1985

“Literatuur in the strydperk”

“Littérature sur le champ de bataille”

Essai

En 1985, André Brink fut reçu docteur ès lettres (honoris causa) de l'Université du Witwatersrand à Johannesburg.

En 1986, il publia, avec le grand écrivain sud-africain, J. M. Coetzee, *“Un pays séparé, un lecteur sud-africain”*.

En 1987, il fut fait, en France, officier de l'ordre des arts et lettres.

Il publia :

1987

“Vertelkunde : ‘n inleiding tot die lees van verhalende tekste”

“Narrateur : introduction à la lecture de textes narratifs”

Essai

1988

“Het eerste leven van Adamastor”

“The first life of Adamastor”

“Adamastor”

(1993)

Roman

Adamastor, dans *“Les Lusiades”* de Camoëns, est le génie protecteur du Cap de Bonne-Espérance, qui se dresse devant Vasco de Gama pour l'empêcher d'aller plus loin. Ici, il s'appelle T'kama, qui est le narrateur. Il est le chef d'une tribu d'Afrique du Sud, les Khoïs (dits péjorativement «Hottentots»), qui fut la première à voir arriver les navigateurs blancs. Bien vite, ceux-ci révélèrent leur vraie nature, quand T'kama, ayant capturé une femme qui était venue sur le rivage pour s'y baigner, et qui l'avait séduit, provoqua ainsi une attaque sur son peuple. Poursuivie par les Blancs, la tribu partit à l'aventure dans une Afrique originelle où se mêlaient réalité et merveilleux. T'kama, l'homme au sexe qui grandit démesurément, dut livrer bien des combats, et surmonter bien des épreuves.

Commentaire

Si le roman a un ton humoristique, et un style onirique qui fait songer au «réalisme magique» de Gabriel Garcia Marquez, il n'en a pas moins un sens profond et sérieux car il se penche sur l'origine des animosités raciales en Afrique du Sud et partout ailleurs, et il laisse planer l'incertitude sur l'avenir que peut avoir une société où, après un sanglant passé d'injustice et de racisme institutionnalisé, différentes races et cultures se préparaient finalement à essayer de co-exister dans des conditions d'égalité.

1988

“States of emergency”

“États d'urgence : notes pour une histoire d'amour”

(1988)

Roman

Le narrateur reçoit, de Jane Ferguson, une jeune écrivaine qui, ultérieurement, se suicida en se faisant brûler, un manuscrit impressionnant mais non publiable. Il abandonne alors le roman historique au sujet de l'Afrique du Sud qu'il était en train d'écrire pour commencer à composer une *«histoire d'amour»* apolitique basée sur le manuscrit. Cette *«histoire d'amour»* se passe entre un

professeur de théorie littéraire et une jeune collègue, dans une Afrique du Sud déchirée par la violence pendant les «*états d'urgence*» proclamés dans les années quatre-vingts. Les urgences publiques et politiques sont habilement entrelacées avec l'urgence privée de poursuivre une relation illicite au milieu de violences et de soulèvements incessants. Dans un pays où les trois quarts de la population sont privés des droits les plus élémentaires, où l'on ne peut ni se déplacer ni s'exprimer comme on le souhaite, où la liberté reste un mot et rien de plus, peut-on encore aimer, mener une existence d'homme, une existence de femme comme les autres? Est-il possible d'écrire une histoire d'amour se déroulant dans un pays où le régime totalitaire exerce son pouvoir sur toutes les fictions? Peut-on créer, trouver dans l'art ce que le quotidien vous refuse? Mais l'amour, mais la création ne sont-ils pas eux aussi des domaines, des territoires où l'on vit en état d'urgence?

Commentaire

Le titre indique bien quelle est la nature de ce texte dans lequel André Brink fit preuve d'une étonnante habileté narrative, puisqu'il raconte une histoire à l'intérieur d'une histoire. Mais, en dépit de son brio, le roman mêle avec difficulté la fiction avec la distance maintenue avec celle-ci ; il est difficile de se dire que ce qu'on est en train de lire n'est pas un roman, mais d'incomplètes notes pour un roman. On peut reprocher au livre, qui est complexe et quelque peu forcé, sa prétention de nous intéresser moins aux personnages qu'à la façon dont la fiction a été créée. Cependant, Brink dépeint, avec compassion et autorité, la folie de la violence entourant les individus. Il s'oppose avec succès aux gens, écrivains et artistes inclus qui persistent à croire que la raison puisse prévaloir sur la passion.

En fait, il voulut démontrer que ni l'amour ni l'art ne peuvent être des échappatoires ; que même l'imagination est déterminée par les réalités politiques. Constatant la tension qui existe entre la réalité et l'idée que se fait l'auteur de la réalité qui conviendrait le mieux à ses personnages, le lecteur se rend compte qu'aucun écrivain ne domine entièrement ses personnages, tout à fait de même que l'État ne domine pas entièrement son peuple quelle que soit la méthode utilisée pour justifier la tentative.

Comme André Brink transposait dans cette fiction sa liaison avec une jeune femme alors que son divorce n'était pas réglé, le livre connut, après sa publication, un embargo.

1990

"Voyage en Amérique latine"

1991

"Die Kreef raak gewoon daaraan"

"An act of terror"

"Un acte de terreur"

Roman de 834 pages, en deux tomes

Thomas et Nina sont deux Blancs membres d'un groupe de guérilleros noirs et blancs qui ont été choisis pour perpétrer un attentat contre le chef de l'État, qui fait six victimes anonymes, mais échoue. Commence alors une longue traque au cours de laquelle, très vite, Nina est tuée. Thomas poursuit sa fuite, d'abord seul puis en compagnie de Lisa, qui a tout quitté pour lui. Cette fuite le contraint, au fil des souvenirs et des rencontres, à comprendre ce qui l'a conduit à cet instant unique, exceptionnel, qu'est l'«*acte de terreur*». Il s'étend sur la présence de sa famille en Afrique du Sud, du temps des premiers colons néerlandais au XVIIe siècle jusqu'au temps présent.

Commentaire

Dans ce roman puissant, palpitant de vie, d'une tragique grandeur, à l'action complexe et rapide, qui réussit à maintenir l'attention du lecteur dans plus de 600 pages, jusqu'à la longue, solennelle et fastidieuse conclusion, André Brink dépeint la tension politique qui existait en Afrique du Sud en 1988, une période marquée par une répression policière particulièrement brutale. Dénonçant le mythe d'une nation fondée sur des mensonges, manifestant son espoir d'un avenir qui soit une ouverture et non une chute, il se demande : comment justifier la violence? quelle est la responsabilité de l'individu face à l'Histoire?

En 1991, André Brink devint professeur de littérature à l'Université du Cap, où il devint un collègue de J. M. Coetzee, titulaire de cette chaire depuis 1984. Il prit résidence à Rondebosch, près de l'université.

Cette année-là, il épousa Maresa de Beer.

Il publia :

1991

"Acte de violence : réflexions sur le fonctionnement de la littérature"

C'est le texte de la conférence inaugurale prononcée par André Brink à l'Université du Cap.

1991

"Op pad na 2000 : Afrikaans in 'n (post-) koloniale situasie"

"Afrikaans sur le chemin de l'an 2000"

Essai

En 1992, André Brink reçut le prix "Monisman Human Rights" de l'Université d'Uppsala, en Suède, pour avoir rendu compte de l'injustice du régime d'«apartheid» dans le monde.

Il publia :

1993

"In teendeel"

"On the contrary : being the life of a famous rebel, soldier, traveller, explorer, reader, builder, scribe, latinist, lover and liar"

"Tout au contraire"

(1994)

Roman

En 1739, dans le cachot où il attend son supplice, l'écartèlement, l'aventurier français du XVIIIe siècle Estienne Barbier, écrit à Rosette, une esclave noire illettrée qu'il avait libérée jadis et n'avait jamais revue. Il lui raconte l'étonnante épopée qui, de la campagne orléanaise, imprégnée encore du souvenir de Jeanne d'Arc, où il est né, l'a conduit vers l'Afrique australe des années 1730, déjà salie par la corruption et la tyrannie coloniales. Il passa de la séduction de Françaises à celle de veuves d'Afrique du Sud, à travers une longue et tumultueuse association avec la "Dutch East India Company". Finalement, il s'était rebellé contre elle, était devenu un bandit, une sorte de Mandrin ou de Cartouche, bientôt lancé, avec une bande de fermiers révoltés, à la conquête du Monomotapa,

royaume mythique, symbole de tous leurs rêves... Paillard, menteur, lecteur impénitent de *“Don Quichotte”*, il mêle à tout instant le vrai et le faux, l’aveu et la fable. Que doit-on croire?

Commentaire

Ce roman ambitieux et imaginatif est constitué d’une simple lettre comprenant plus de trois cents sections.

De nouveau, André Brink s’intéressa aux tensions raciales des débuts de l’Afrique du Sud dans ce qui est, à première vue, un roman historique picaresque (dont le titre pastichait ceux de romans du XVIII^e siècle, comme *“Molly Flanders”* de Daniel Defoe). En fait, s’il s’inspira d’un personnage historique, il livra une méditation des plus modernes sur l’ambiguïté fondamentale de tout récit, et, surtout, sur l’Afrique du Sud des années quatre-vingt-dix, sur les dilemmes auxquels son peuple avait à faire face pour combattre le statu quo.

On a donc pu reprocher à l’œuvre une sérieuse confusion de styles.

Le 27 avril 1994 entra en vigueur la nouvelle constitution de l’Afrique du Sud, ce qui marquait la fin du régime de l’«apartheid». Mais cela n’allait pas tarir l’inspiration d’André Brink qui élargit sa palette, sans jamais s’éloigner véritablement de la mission qu’il s’était donnée : parler de l’âme de l’Afrique du Sud qui allait d’ailleurs rester assez chaotique pour qu’il ait encore beaucoup à en dire.

Il publia :

1995

“Zandkastelen”

“Imaginations of sand”

(1996)

“Les imaginations du sable”

(1996)

Roman de 622 pages

Kristien Muller vit en Angleterre depuis plusieurs années, ayant très jeune, révoltée et horrifiée par l’«apartheid», déçue par les prétendus libéraux, fui son pays, l’Afrique du Sud, avec la ferme intention de ne plus jamais y revenir. Onze ans se sont passés quand un coup de téléphone brutal de sa sœur, Anna, lui apprend que sa grand-mère adorée et centenaire, Ouma-Christina, va mourir après avoir été victime d’un attentat qui a détruit une partie de sa maison, un palais étrange et baroque, édifié grâce au commerce des plumes d’autruche, entouré d’oiseaux et de paons, situé dans le «veld», attentat au cours duquel elle a été grièvement brûlée. Rentrée en Afrique du Sud alors que se tiennent les élections qui allaient finalement mettre fin à l’«apartheid», Kristien se démène pour faire sortir de l’hôpital sa grand-mère, la réinstaller chez elle et la veiller. Chaque nuit, la vieille dame, qui refuse de rendre le dernier soupir avant d’avoir transmis à sa petite-fille le moins conventionnel mais le plus précieux des héritages : celui de l’histoire d’une nation à travers ses femmes, lui parle de ses aïeules, neuf générations de prodigieuses rebelles qui, par la voix de l’invincible mourante, tissent les mille et une nuits de labeur d’une Afrique qui n’en finit pas d’accoucher. Ce sont des femmes dont les aventures souvent burlesques défient l’imagination : Kamma, la khoikhoi (d’un peuple autochtone d’Afrique du Sud, dont la langue marquée de clics leur a valu le sobriquet de «Hottentots») à la langue coupée ; Lottie, la femme sans ombre condamnée à la chercher dans le «veld» où elle disparut ; Samuel, la femme-homme à la chevelure assassinée ; l’énorme Wilhelmina, engloutie dans ses excréments ; Petronella, la prophétesse encyclopédique ; Rachel, emportée par la folie et enfermée ; et bien d’autres, mais surtout elle-même, l’indomptable Ouma qu’une escapade à Paris avec le séduisant petit-fils d’un colporteur juif n’a pas empêchée de revenir faire huit enfants, de pères plus ou

moins inconnus, parmi lesquels la mère de Kristien et d'Anna, le dernier maillon d'une chaîne fascinante et tragique.

Intercalée entre ces récits, la vie réelle du pays est bien présente car c'est le moment des premières élections au suffrage universel, d'où un climat de tension, de violence, d'incompréhension, de peurs ancestrales entre les Blancs et les Noirs. Et Anna est l'exemple même de la femme afrikaner opprimée, victime continuelle, qui cependant se révolte d'horrible manière. La mort d'Ouma clôt un passé révolu, et Kristien doit choisir entre rentrer en Angleterre ou accepter son histoire et la poursuivre avec tous les Sud-Africains, blancs et noirs....

Commentaire

Malgré les allers-retours dans le temps, il n'y a aucun temps mort. L'écriture est superbe, la psychologie fouillée. À travers les portraits de Kristien, d'Ouma et de toutes les autres femmes rebelles et insoumises, l'auteur, peu à peu, nous conte l'histoire de l'Afrique du Sud, en y incluant plein de merveilleux et de fantastique, à la façon de Gabriel Garcia Marquez. En effet, les récits d'Ouma apparaissent comme des contes où il est quelquefois difficile de distinguer le réel de l'imaginaire. Et, quand la fin d'un récit lui paraît difficile, elle termine par la phrase magique : «*Et un éléphant arriva et souffla sur l'histoire...*». Dans cet hymne magnifique à l'Afrique, mère de toutes les femmes, la cruauté, l'horreur et la mort abondent autant que le talent et l'humour, avec au bout, un jour de printemps, un miracle, un indicible espoir. André Brink manifeste un féminisme intelligent. Le dilemme qui se pose à Anna était évidemment celui auquel faisait face l'auteur lui-même. Pour ce livre au style varié et hautement accompli, il obtint le prix "Mondello five continents".

En 1995, André Brink déclara : «*Je suis ici parce que j'ai envie d'être ici, parce que au fond de moi-même, je sais que je dois être ici : j'aime ce pays d'un amour profond et farouche, et ne pas être ici, ce serait connaître une mort spirituelle. Je sens que c'est une expérience au sens le plus fort du terme et que cela n'a rien à voir avec le fait "d'être dans le système". En fait, ce n'est pas seulement en se situant, mais en étant sur place, dans toute la mesure du possible, qu'on peut être sûr que ce système va être dénoncé, contré, et en fin de compte, ébranlé : au nom de cette vérité que tous les écrivains recherchent, de cette liberté qui ne peut naître que d'une révolte contre l'absence de liberté, et de cette justice dont encore tout enfant j'ai eu une vision, sur la pointe des pieds, qui n'a jamais pu s'effacer. À condition que l'on se voue entièrement à un besoin de la revendiquer, de la revendiquer encore et toujours, inlassablement.*»

Il publia :

1996

“Destabilising Shakespeare”

Essai

André Brink proposait une lecture post-coloniale de Shakespeare qui convienne à l'Afrique du Sud, qui permette une libération politique.

1996

“Herontdekking van een continent”

“Reinventing a continent : Writing and politics in South Africa”

“Retour au jardin du Luxembourg. Littérature et politique en Afrique du Sud (1982-1998)”
(1999)

Recueil d'essais

Sorte de suite à “*Sur un banc du Luxembourg*”, les textes réunis ici furent écrits dans la période charnière au cours de laquelle l’Afrique du Sud décida de faire table rase d’habitudes séculaires. Ils concernent l’«apartheid», les Afrikaners et le sinistre chaos de l’Afrique du Sud luttant pour obtenir un gouvernement démocratique. À travers le livre, Brink met l’accent sur le rôle des écrivains en matière de politique, et se demande quelle pourra être l’action de ceux qui, si longtemps, s’opposèrent à l’«apartheid» dans une société désormais dirigée par les Noirs ; pour lui, ils devaient faire face à l’impérieuse exigence d’ouvrir les portes du pouvoir, d’en être les passeurs, en un mot de «*réinventer un continent*». Il donne encore la preuve constante de son engagement total pour la liberté politique et individuelle.

Commentaire

Ce recueil reçut une préface de Nelson Mandela.

1998

“Die jogger”

Drame en deux actes

Est incarcéré dans un pavillon psychiatrique Kilian, un ex-colonel de la police de sécurité sud-africaine qui avait torturé des prisonniers politiques, spécialement Vusi, dont il a coupé et conservé dans un pot la langue, plaisantant en disant qu’il possédait ainsi le pénis de Napoléon. Maintenant que l’Afrique du Sud est transformée, que siège la “Commission de la vérité et de la justice”, il est incapable de comprendre ce qui s’est passé, de savoir où il est, et quel avenir l’attend. Il affirme continuellement voir Visu dans sa chambre d’hôpital. Il se souvient de sa relation d’autrefois avec sa fille, Ilse, une belle blonde qu’il cajolait avec un plaisir à demi incestueux, et de son mari, Nico, dont il avait payé les frais universitaires pour qu’il soit un espion du campus. Ils le rejettent maintenant que ses crimes sont devenus publics. Aux moments où ils sont évoqués, un «*jogger*» passe dans la fenêtre qui domine la scène. Nous apprenons que Kilian, comme Nico, fut un bon coureur de fond quand il était au lycée. À la fin de la pièce, voyant une fois de plus le «*jogger*», Kilian crie : «Cours, mon gars, cours !»

Commentaire

Le «*jogger*» peut symboliser le triomphant passé de Kilian, ou sa «course» hors du présent qui emporte avec elle sa raison. Que Nico et Ilse le fuient fait aussi d’eux des coureurs. Son cri final est peut-être une incitation à fuir le plus vite possible la nouvelle situation.

Les personnages sont stéréotypés. Kilian est l’officier de la police ou le politicien sud-africain dont nous avons toujours entendu parler, qui ne formule que des clichés et des slogans. Sa fille et son gendre sont tout à fait prévisibles. Noni, l’infirmière psychiatrique noire, est évidemment une femme très rationnelle, très décente, sans esprit de vengeance. Le fantôme de Vusi pourrait être l’incarnation de la mauvaise conscience de Kilian, bien que celui-ci n’exprime jamais de contrition pour ses crimes dans le passé ou pour sa rudesse actuelle.

Pour cette pièce, André Brink obtint le prix Hertzog.

1998

“The novel : Language and narrative from Cervantes to Calvino”

“Le roman : langage et récit de Cervantes à Calvino”

Essai

Brink examine quinze romans classiques. Tandis que ses propres romans sont marqués par leurs fortes préoccupations politiques, il pense que le genre tient en fait à un jeu avec la langue, et il appuie son idée avec des exemples pris à des œuvres telles que *“Don Quichotte”* de Cervantes et *“Si par une nuit d’hiver un voyageur”* d’Italo Calvino.

Commentaire

Le texte est empreint de clarté, de perspicacité et d’intelligence. Écrivant dans *“The New York Times”*, Peter Brooks indiqua qu’il trouvait que *“Brink est un lecteur alerte, enthousiaste et stimulant, qui rapporte ses expériences de lectures avec esprit et aisance”*.

2000

“De Duivelsvallet”

“Devil’s valley”

“Le Vallon du diable”

Roman

Une communauté de calvinistes purs et durs est venue, à l’époque du *“Grand Trek”* [immense migration de plusieurs milliers de fermiers boers de la colonie du Cap vers l’intérieur des terres dans les années 1835-1840, organisée pour exprimer leur désir d’indépendance], s’installer dans un vallon au nord-est du Cap, où il est quasiment impossible d’accéder, et qui est frappé par la sécheresse. Prisonnière d’une conception du monde puritaine et xénophobe, cette communauté s’est rapidement coupée de la société extérieure. On n’en sait pas grand-chose, excepté qu’il ne fait pas bon s’y aventurer, et ceux qui la quittent et parlent trop tendent à mourir mystérieusement. Au long de cent cinquante années, elle s’enfonce dans une autarcie culturelle et économique qui s’avère suicidaire. Or l’historien de formation et journaliste vaguement raté Flip Lochner, qui a cinquante-neuf ans et des tonnes d’amertume et de cynisme, voit une vieille ambition académique se ranimer par sa bizarre rencontre avec Lukas, un jeune garçon originaire du Vallon. Il décide donc d’enquêter sur cette communauté afin d’en retracer l’histoire. Mais Lukas décède par accident avant d’avoir pu révéler à Flip tous les secrets de sa communauté. Aussi décide-t-il de rapporter ses cendres dans le Vallon du Diable, pour pouvoir ainsi interroger ses habitants, en écrire l’histoire, et en tirer quelque gloire. Il y découvre un monde régi par des lois religieuses archaïques et cruelles qui autorisent les crimes les plus sordides ; un monde peuplé d’êtres difformes dans leur chair et leur esprit, fruits d’accouplements incestueux ; une société patriarcale où les hommes font la loi et où les femmes, soumises à leurs pères et à leurs maris, sont lapidées en cas d’adultère avec des hommes étrangers à la communauté... Tandis que les éclairs de chaleur déchirent le Vallon, Flip Lochner tente de découvrir aussi la vérité derrière une succession d’histoires et de légendes qui sont contradictoires au point de balayer en lui toute certitude. Sauf une : sa passion pour la jeune et mystérieuse Emma qui le fascine car elle lui semble tout d’abord être une apparition surnaturelle, un être pur qui pourrait lui rendre son innocence ; mais qui l’entraîne sur un chemin encore plus dangereux...

Commentaire

Pour pouvoir apprécier ce livre déroutant, il faut s’y plonger en oubliant le rationalisme, en se laissant emporter par le souffle brûlant d’un récit chaotique et dérangement. En effet, dans cette ténébreuse

histoire, les personnages secondaires sont particulièrement repoussants ou tout au moins antipathiques. Seules les figures féminines, comme souvent dans les livres d'André Brink, témoignent d'une certaine humanité.

On peut y voir une allégorie de l'histoire des Afrikaners, une résurrection et un réenvelissement de leur passé.

Mais le roman ne porte pas seulement un regard rétrospectif sur l'«apartheid» et ses impasses : il constitue aussi une histoire littéraire de l'Afrique du Sud, car il reprend tour à tour le «roman de ferme», la «fiction apocalyptique», ou des mythes et légendes khoisans [du principal groupe ethnique d'Afrique du Sud]. Ce sont donc à la fois l'Histoire du pays et celle de ses littératures qui sont revisitées dans ce roman, qui propose une lecture du passé, et ouvre des perspectives pour l'avenir. Pour ce livre, André Brink obtint le prix W.A. Hofmeyr.

2000

“Donkeraan”

“The rights of desire”

(2000)

“Les droits du désir”

(2001)

Roman de 412 pages

Dans une grande maison ancienne et un peu délabrée de “Papenboom Road”, un quartier résidentiel du Cap, dont l'aspect assoupi n'est que de façade, s'est retiré le narrateur, Ruben Olivier, un Blanc veuf de soixante ans passés, amateur de musique classique, ex-bibliothécaire, privé de son poste par le nouveau pouvoir en Afrique du Sud qui l'a donné à un Noir arriviste. De plus, il vient de perdre son plus proche voisin qui est mort au bout d'une seconde de ces agressions qui sont des événements fort fréquents dans «la nouvelle Afrique du Sud». Ruben nous fait tout savoir de sa famille pauvre et de celle de Riana, sa femme, venue d'un milieu afrikaner aisé : la musique de Mozart a été à l'origine de leur liaison puis a accompagné leur vie ; aujourd'hui que Riana n'est plus, ayant été victime d'un accident de la circulation, deux pianos rappellent ces jours que la mémoire enjolive ; quand ils ont acheté cette vieille demeure, Magrieta Daniels, la bonne noire dévouée, suivit sa jeune maîtresse, éleva les deux fils, fut le témoin des infidélités de ses maîtres, et eut trois maris. Aujourd'hui, elle est en âge de prendre sa retraite. Ces deux fils, mariés loin du Cap et conscients de l'âge de leur père, de sa solitude et du danger environnant, l'ont convaincu de louer une partie de la maison à un couple afin qu'il y ait quelqu'un d'autre dans la maison avec lui. Mais la location est attribuée à une jeune femme pas encore trentenaire, la belle et tendue Tessa Butler, qui a l'âge d'être la fille de Ruben, de la fille qu'il a perdue en bas âge. Elle semble connaître quelque difficulté, et avoir besoin d'un endroit où demeurer. Elle, qui fume de la drogue, qui est de mœurs faciles, bouleverse la vie de Ruben en flirtant avec lui. Mais, entre eux, il n'y a pas qu'une tension sexuelle ; ils ont d'intéressantes conversations, et la perspective qu'elle a sur la vie force Ruben à réexaminer son passé, et même ses convictions politiques ; il se rend compte qu'il n'est pas l'homme qu'il s'était persuadé être. Et l'improbable se produit : alors qu'il ne croyait plus avoir de raison de vivre, il tombe passionnément amoureux d'elle, veut la protéger comme si c'était sa fille. Et, quand il attend, fébrile, son retour, car elle collectionne les amants, il est hanté par le souvenir de Riana.

Commentaire

Le titre est un emprunt à “Disgrâce”, le roman de J.M. Coetzee, qui est cité en épigraphe : un de ses personnages, le vieux professeur Lurie, prototype de Ruben, invoque les «droits du désir».

Dans ce roman fort bien construit se superposent quatre niveaux de récit, ou centres d'intérêt :

- Un roman de familles, celle de Ruben et celle de Riana.
- Un roman d'amour qui prend souvent le chemin d'une confession impudique.

- Une histoire de fantôme, le chapitre 4 étant le clou du livre : y est contée l'histoire d'Antje du Bengale, une jeune esclave amenée en Afrique du Sud par la "Compagnie des Indes" trois cents ans auparavant ; elle était belle et deux maîtres boers l'avaient achetée ; le second, le tavernier Willem Mostert, en fit sa maîtresse, et ils éliminèrent Susara, l'épouse légitime, riche, grosse et crédule ; Antje avait été condamnée à mort, décapitée et enterrée sur le terrain où se trouve la maison de Papenboom qui est donc hantée de son fantôme qui converse, dans la cuisine ou dans le couloir, avec Magrieta et même Tessa.

- Un roman post-«apartheid», car s'inscrit en filigrane un bilan sans concession de l'Afrique du Sud d'alors, où il fallait bien constater que Nelson Mandela, devenu président, n'avait pas été le magicien que (presque) tous espéraient. La «nouvelle Afrique du Sud» est en proie à la corruption des services publics, à la violence, à l'inefficacité de la police, etc. La criminalité record de Johannesburg gagne Le Cap : agressions dont sont victimes le narrateur, ses proches, Magrieta dans son «township», Tessa dans la forêt... De quoi émigrer : c'est le choix des fils du narrateur.

L'originalité du roman, probablement le plus intime que Brink ait jamais écrit, est d'abord dans les communications secrètes entre ces diverses histoires.

Ruben Olivier pourrait être rapproché du Arthur Sammler de Saul Bellow si ne les séparaient leurs conduites sexuelles.

Pour ce livre, André Brink obtint le prix Hertzog.

2002

“De andere kant van de stilte”

“The other side of silence”

(2004)

“Au-delà du silence”

(2004)

Roman

Au début du XXe siècle, la vie de l'Allemande Hanna X est faite de souffrance et de soumission. À Brême, elle subit d'abord l'orphelinat où elle est punie, battue et livrée à un religieux pervers. Ensuite, ses différentes places de domestiques dans des familles sont presque toutes néfastes : elle n'y connaît qu'humiliations quotidiennes et désirs masculins, alors qu'elle ne cherche qu'amour et attention. Aussi, comme beaucoup d'autres femmes qui n'ont plus rien à quoi se raccrocher, croyant trouver la liberté et le bonheur, elle s'embarque, à l'âge de vingt ans, à bord d'un bateau en partance pour le Sud-Ouest africain [aujourd'hui la Namibie], alors sous domination allemande. Elle fait partie d'une cargaison de femmes engagées aux frais de l'Empire pour satisfaire des colons en manque de compagnes. Elle va vers ce pays éloigné sans vraiment savoir à quoi elle doit s'attendre. Elle rêve de palmiers et de liberté. Mais elle découvre un pays âpre, et, bien vite, doit lutter pour survivre et conserver sa dignité. À l'arrivée, alors que beaucoup de ces femmes devenues des épaves sont dirigées vers des hospices ou des bordels, les autres, dont Hanna, sont acheminées vers la capitale, Windhoek, par le train, le voyage durant quatre jours, pour y subir dégradation et violence. Elle y est choisie par un capitaine, Buhlke. Mais, n'acceptant pas d'être violée, elle lui mord le sexe quand il la force à le mettre dans sa bouche. Comme on s'en doute, les représailles sont terribles : elle est conduite à un horrible avant-poste, appelé le "Frauenstein", parce qu'y sont détenues les femmes qui sont rejetées ; elle y est battue et violée par les hommes du sadique capitaine, puis défigurée, sa langue, ses seins et son sexe mutilés. Ayant pu se regarder dans un miroir, elle s'échappe du "Frauenstein" pour marcher dans le désert, et mûrir la vengeance à accomplir qui va être désormais son unique raison de vivre. Elle survit, et cela grâce aux femmes nomades qui la soignent, mais aussi grâce à la puissance de la haine du mâle qui l'habite. Elle poursuit Buhlke avec l'aide d'une autre femme abusée, Katja, et d'un homme de la tribu Herero, Kahapa, que les deux femmes ont sauvé d'un sauvage fermier allemand. Le trio devient rapidement une petite troupe vigilante qui se rend à

Windhoek pour trouver Buhlke. Leurs efforts pour se venger des Allemands, pour aller «*au-delà du silence*» imposé par la violence et l'oppression, réussissent quand ils massacrent un petit détachement de soldats, puis anéantissent un groupe plus important dans une garnison.

Commentaire

Ce roman historique, inspiré de faits réels, est dur, d'une violence constante, plein de bruit et de fureur, hanté par les images d'un passé peu glorieux. On se sent happé par cet univers ; on reste hanté par de terribles images ; on est profondément ému par la destinée hors du commun de cette femme dont on admire le courage et l'énergie, mais que ses incessants malheurs rendent unidimensionnelle. On peut d'ailleurs considérer les personnages comme quelque peu stéréotypés, car les Blancs, à de rares exceptions, sont des brutes monstrueuses et des obsédés sexuels, tandis que les Africains sont tous nobles, et les femmes, spécialement l'héroïne, Hanna X, des victimes démunies.

Dans la première partie du livre, ils sont racontés sous forme d'anecdotes, qui surviennent un peu au hasard, se mêlant aux déchirants détails de son arrivée en Afrique, la tension montant pour aboutir à la scène cruciale du miroir. Dans la deuxième partie, qui est encore plus saisissante, Hanna, d'abord livrée à la brutalité coloniale et masculine, refuse de se soumettre à la loi du plus fort, et ne vit ensuite que pour sa vengeance.

André Brink fait de la Namibie une description sans concession : paysages pleins de rudesse, hostiles. Il montre que ses peuples tentaient de survivre malgré les massacres commis par les Allemands, et les racontaient toujours et encore pour calmer leurs douleurs.

Le roman donne la parole aux minorités souvent oubliées de l'Histoire, prend parti pour les laissés-pour-compte, et, en particulier pour les femmes, étant résolument féministe ; d'une façon assez entendue, il offre un réquisitoire contre le colonialisme et le sexisme, une dénonciation de la sauvagerie découverte sous le vernis de la «civilisation», et un captivant plaidoyer en faveur de la liberté ; il propose une grande réflexion sur le pouvoir abusif, tout à fait disproportionné, que les hommes exercent sur les femmes avec une cruauté qui fait d'eux des sauvages sanguinaires.

Pour ce livre, André Brink obtint le "Prix de littérature du Commonwealth pour l'Afrique", et le prix sud-africain "Alan Paton".

2004

“Voor Ek Vergeet”

“Before I forget”

“L'amour et l'oubli”

(2006)

Roman de 486 pages

Chris Minnaar, un grand écrivain sud-africain blanc, veuf et mélancolique, aborde l'hiver de sa vie. Avant de perdre la mémoire, avant de ne plus percevoir l'importance des choses ou leur légèreté, avant d'oublier le visage et l'histoire de ces femmes tant aimées, tant désirées, qui, chacune à sa manière, ont accompagné cette vie d'écriture et de combats politiques, avant d'oublier l'absence de son tout dernier amour, et la mort si récente de sa propre mère, il revisite les belles années de son passé.

Mais il fait aussi comparaître les principaux membres de sa famille dans un procès où, étant le dernier vivant, il est le seul à pouvoir témoigner ; sur la sellette, il y a ce père autoritaire, puritain, hypocrite coureur de jupons, auquel il s'était opposé en devenant écrivain (il avait voulu le dissuader de prendre ce «*métier idiot !*»), et auquel il craint toujours de ressembler ; il y a l'oncle Johnny qui lui a appris à boire, savamment, en sybarite ; il y a son épouse, Helena, et son fils, disparus dans un accident de voiture ; il y a surtout la mère, dévastée par la maladie d'Alzheimer, dont il décrit la déchéance, et admire la rage lucide sous l'insanité.

Il se remémore qu'il fut un écrivain militant, souvent en danger, emprisonné parfois, et toujours témoin révolté de son temps ; qu'il lutta contre l'«apartheid», mêlant la fiction à l'inique réalité politique de son pays ; que, de ce fait, il fut surveillé par les autorités.

Mais, s'il a aimé la France et le vin, il se dit avant tout amoureux des femmes, recherchant en elles la beauté, la sensualité, des odeurs qui le comblent et le submergent. Il évoque celles qu'il a désirées et aimées, et qui, chacune à sa manière, ont accompagné sa vie d'écriture et de combats politiques. Il célèbre le souvenir de Rachel, la plus morte et la plus vivante de ses compagnes, qui hante sa mémoire, et lui donne un sol. Cependant, son dernier amour est platonique, et il se rêve impuissant et las.

Commentaire

Mêlant le politique et le privé, la guerre de Bush en Irak et l'agonie de la mère, les monstres et les sirènes, faisant resurgir l'émeute de Sharpeville comme la victoire de Mandela, Brink reprit les thèmes qui lui sont chers : la politique d'un pays brûlant de violences et d'engagements, de trahisons, de passions, d'exils et d'utopies bouleversantes ; la dénonciation de l'«apartheid», des injustices.

Il y a évidemment beaucoup d'André Brink dans le personnage principal, au point qu'on peut voir dans cette biographie fictive une autobiographie qui n'en porte pas le nom, une sorte d'autobiographie romanesque et amoureuse. N'a-t-il pas déclaré qu'il est convaincu que «*l'énigme d'une vie ne peut être saisie qu'avec les armes de l'imagination*»? Et il est vrai que c'est en multipliant masques et digressions qu'on parle le plus librement de soi. Mais il a avoué avoir aussi inventé dans ce livre des situations qu'il aurait aimé vivre, l'écriture devenant donc une façon de les vivre. Il indique, avec une évidente honnêteté, tout ce que le désir et l'amour ont provoqué en lui de vie et de force, tout ce qui a été capital pour l'homme, à la différence de l'écrivain. Dans cet impudique étalage de sa vie privée par un homme qui a beaucoup aimé les femmes, se distinguant ainsi de Don Juan (qui, selon l'auteur, n'a pas appris à vieillir, et ne «*baisait que des nombres*»), qui rend hommage, avec une évidente honnêteté, à «*toutes les femmes qui lui ont permis d'être ce qu'il est aujourd'hui*», abondent les scènes chaudes, des images très libres, souvent crues, dérangeantes parfois mais d'une intime vérité. Ce qui rend le récit du dernier amour, qui est platonique, un peu mièvre et guère intéressant. Le livre fut sélectionné pour l'obtention du "Commonwealth Writers Prize", dans la section Afrique.

En 2004, dans un colloque tenu à Salzbourg, André Brink rencontra Karina Magdalena Szczurek, une Polonaise de trente-trois ans, jeune docteure ès lettres, spécialiste de Nadine Gordimer, qu'il allait épouser.

Il publia :

2005

"De bidsprinkhaan. Eenwaar verhaal"

"Praying mantis"

"L'insecte missionnaire"

(2006)

Roman

En 1760, en Afrique du Sud, dans une ferme gérée par des colons hollandais, vient au monde un enfant noir nommé Kupido Kakkerlak (Cupido Cancrelas), fils d'une esclave de la tribu des Khoikhoi. Né sous le signe du surnaturel, ce personnage étrange, confidant des esprits et des enchanteurs, fait preuve de dons surnaturels : il peut converser avec ses dieux païens comme avec les pierres et les étoiles, arrêter un lion bondissant, et trouver à plusieurs reprises sur son chemin une mante religieuse, insecte porte-bonheur. Quelques années plus tard, fasciné par les récits extraordinaires d'un colporteur, il quitte la ferme où travaillait sa mère, et part avec le bonhomme, très loin, en

direction de la ville. Là, il découvre le culte religieux des Blancs. Et, dans leur église, il entend la voix de leur Dieu. Impressionné, encouragé par le révérend Van der Kemp, il se fait baptiser, apprend à lire et à écrire, est ordonné prêtre, devient missionnaire, le premier missionnaire noir du pays, prend la route pour répondre à l'appel du Dieu de la Bible, et répandre la bonne parole. Mais les démons du racisme sont là prêts à intervenir, et il est lâchement abandonné par ceux en qui il avait placé sa confiance, pour finir dans la plus tragique des solitudes parce que la couleur de sa peau est considérée comme une véritable malédiction. Et lui, qui écrit d'émouvantes lettres à Dieu, doit constater, le temps passant, qu'il ne reçoit pas de réponses. Aussi la révolte transparait-elle dans sa dernière missive.

Commentaire

Ce singulier destin est celui d'un vrai pasteur noir du XVIIIe siècle en Afrique du Sud, qui mêla rites païens et rites chrétiens, dans un véritable syncrétisme.

Le roman est divisé en trois parties ; dans la première, qui est un tableau poétique, Brink (qui s'inspire du réalisme magique des écrivains d'Amérique latine) se glisse dans la peau du garçon khoi, et nous plonge dans la mythologie des aborigènes sud-africains, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde ; dans la seconde, il donne un sobre rapport ; la troisième est un cauchemar fébrile.

Ce livre envoûtant et poignant, écrit dans un style luxuriant, quelque peu baroque, est une fable où on retrouve l'une des préoccupations majeures d'André Brink : essayer de remonter aux sources de l'«apartheid», pour comprendre comment une pareille monstruosité a pu, non seulement être possible, mais perdurer jusqu'en 1994.

Le roman fut sélectionné pour l'obtention du "Commonwealth Writers Prize" dans la section Afrique, ainsi que pour le prix commémoratif James Tait Black en tant que meilleur livre de la section Afrique.

En 2005, André Brink joua dans le très populaire «soap opera» *'7 de Laan'*, qui montre les épreuves et les tribulations d'une famille et d'amis résidant à cette adresse, production dont il est un grand amateur.

Il publia :

2006

'De blauwe deur : 'n storie'

'The blue door'

(2006)

'La porte bleue'

(2007)

Roman de 128 pages

Le Sud-Africain blanc d'une quarantaine d'années qu'est David a, en apparence, tout pour être heureux : une enviable carrière universitaire ; une vie confortable et tranquille ; un mariage de longue date et harmonieux avec Lydia, une architecte blanche ; des relations sociales étendues. Mais ce professeur de langues et d'histoire trouve sa vie morne, et regrette que Lydia et lui n'ait pas d'enfants. Et il fait d'inquiétants cauchemars. Il aimerait devenir peintre à plein temps, car le succès de son travail s'affirme de plus en plus.

Un jour qu'il est parti de chez lui avec une liste de courses à faire pour sa femme, il passe par son atelier, un petit cottage qu'il loue pour travailler tranquillement, et pour, surtout, conserver une part d'intimité, car personne ne peut y venir. Or, en ouvrant *«la porte bleue»*, il est accueilli par une belle femme noire et deux enfants métis ; il ne les a jamais vus, mais ils se comportent comme s'il était leur mari et père, se jettent dans ses bras pour fêter son retour au logis. À cette étrange situation, il ne peut trouver une explication rationnelle. Il croit d'autant plus perdre la tête qu'il ne reconnaît pas

les lieux, le cottage étant devenu habitable et meublé. Et cette femme, qui se nomme Sarah, sait tout de lui, et agit avec lui tout à fait naturellement. Ainsi, à l'heure du coucher, elle lui demande de ne pas tarder à la rejoindre dans le lit, et il est bien embarrassé, ne voulant pas tromper Lydia. Aussi, alors que Sarah l'embrasse, il perd ses moyens. Le lendemain, angoissé et se sentant coupable, il décide de rentrer chez lui. Mais, faisant face à un enchevêtrement d'ascenseurs hostiles, il ne retrouve pas l'appartement. Paniqué, il pense avoir perdu la mémoire. Se retrouvant face à lui-même, à son passé gommé, il est entraîné dans une spirale infernale où toute sa vie et sa conscience basculent ; où toutes les frustrations qu'il a étouffées pour construire sa vie resurgissent : la carrière de peintre qu'il a sacrifiée, le grand amour pour une femme noire auquel, jeune homme, il a renoncé à cause de l'opposition de sa famille. Il est condamné à assumer cette nouvelle existence auprès d'une femme en tous points différente de la sienne, une femme qui lui ouvre les portes d'un monde jusque-là interdit, où l'art et la famille font bon ménage.

Commentaire

Ce tout petit livre, qui est à peine une longue nouvelle, prend la forme d'un conte fantastique car est racontée une histoire tout à fait hors de l'ordinaire et étrangement envoûtante. Le récit prend très rapidement une tournure onirique, voire surréelle, et ce rêve aux frontières de l'inconscience, ce fantasme qui l'emporte sur la réalité, n'est pas sans faire penser à Gogol, dans cette façon dont une vie déraile par l'apparition de l'étrange et de l'incompréhensible dans le quotidien, la manière dont le héros voit sa vie lui échapper, et perdre son sens sans qu'il ne puisse rien faire sinon accepter une passion amoureuse irréaliste. L'écriture limpide, élégante, subtile, nous prend dans les filets de l'ambigu et de l'impossible.

Même si le sujet était nouveau chez André Brink, il demeura fidèle à ses grandes obsessions, aborda encore une fois les questions de la ségrégation raciale, qui était d'ailleurs alors toujours très présente en Afrique du Sud ; du poids étouffant de la société afrikaner traditionnelle.

Du héros, dont les éléments de sa vie sont plus suggérés qu'explicités, on découvre le jardin secret, l'identité véritable, les désirs et les fantasmes. On constate chez lui le désir du corps noir, le besoin de rejeter les conventions sociales, l'opposition entre l'être et le paraître (tandis qu'il est enseignant, il rêve de se consacrer à sa peinture, d'en faire sa profession, alors que ce n'est qu'un passe-temps), le renoncement aux rêves et à l'auto-réalisation au profit d'une sécurité matérielle et d'un conformisme social.

Si André Brink fut longtemps engagé dans la lutte anti-«apartheid», il s'intéressa aussi aux problèmes posés en Afrique du Sud par la nouvelle démocratie. Il fut déçu par la politique menée depuis l'arrivée au pouvoir de la majorité noire. Dans un article intitulé '*L'Afrique du Sud ou le rêve trahi*', paru dans le journal "Le Monde", au début de 2007, il écrivit : *«Si je regarde certains politiciens, ils sont aussi arrogants que nos anciens responsables sous l'apartheid. Cette combinaison d'arrogance et d'idiotie est vraiment difficile à avaler, parce que c'est contre cet état d'esprit que nous nous étions tous mobilisés. La lutte contre l'apartheid, c'était la lutte contre un pouvoir aussi arrogant qu'oppressif. Personne ne se rend compte aujourd'hui que le pays n'a plus de temps à perdre. La fin de l'apartheid n'a rien changé à la vie quotidienne des Sud-Africains les plus pauvres. Quand je pense à tout cela, mes regrets ne me chagrinent plus. Ils me rendent furieux.»*

Il publia :

2008
"Ander Lewens : 'n roman in drie dele"
"Other lives"
(2008)

À "La porte bleue" furent ajoutés deux textes inédits :

2008
"Mirror"
"Dans le miroir"
(2009)

Roman de 102 pages

Vit au Cap Steve, un architecte blanc qui a «réussi» : talentueux, ambitieux, séducteur et quelque peu phalocrate. Il est marié et très amoureux de sa magnifique femme, Carla, qui est journaliste. Ils ont deux petites filles douées (apprenties pianistes), et une jeune fille au pair allemande et alléchante. Il mène une vie satisfaite, sans aucune remise en question, jusqu'au matin où, dans le miroir de la salle de bain, il découvre que sa peau est devenue noire, de la tête aux pieds. Il croit à une illusion, mais non... il semble que sa peau a réellement changé. Lui, qui était heureux d'être blanc, qui jusqu'alors se payait le luxe de ne pas être engagé politiquement, qui était avide de reconnaissance et de privilèges, se retrouve soudain du mauvais côté de la société sud-africaine, du côté des Noirs. Commence alors une journée de doute. Comment les autres vont-ils le percevoir? comment vont-ils réagir? au travail? à la maison? Et lui-même? qui est-il vraiment? Le simple aperçu de son reflet éveille en lui une profonde quête d'identité : il s'observe, comme au-dehors de lui-même, d'un point de vue dont il ne sait s'il est celui de l'ancien ou du nouveau, du vrai ou du faux Steve. Lui qui croyait en la «nouvelle Afrique du Sud», celle de la diversité née des cendres de l'«apartheid», le voilà qui voit tout sous un jour nouveau.

Son chat ne le reconnaît pas, et se fait même menaçant. Un ivrogne vomit sur sa voiture, et l'injure en tant qu'un de ces Noirs «*qui conduisent des voitures extravagantes et ont pris le pays*». Honteux et apeuré, il craint de se montrer aux siens, mais s'étonne de ne constater aucune réaction chez les gens qu'il côtoie. Ainsi, alors qu'il participe à une réunion sur un site de construction, aucun de ses collègues ne remarque la couleur de sa peau. Mais il se conduit différemment en leur présence, car, croyant devoir les convaincre qu'il est bien Steve, il devient plus agressif. De retour à la maison, il rencontre la jeune Allemande : nue après une baignade dans la piscine de la famille, elle ne se soucie apparemment pas de se couvrir devant son employeur, et déclare que sa peau noire lui plaît ; aussi s'accouple-t-il violemment avec elle. Le soir, alors que lui et sa femme sont dans un restaurant à la mode, où se trouve aussi un couple formé d'une soprano et d'un professeur de piano, des Noirs armés, cagoulés et bien vêtus, surgissent et dérobent aux clients leurs biens. Comme Carla en a été traumatisée, le couple décide de partir à la campagne pour quelques jours. L'histoire se termine par un miroir qui explose...

Commentaire

Cette histoire ambiguë rappelle Gogol et Kafka. Habilement, André Brink laisse ouverte la question de savoir si la métamorphose de Steve est réelle ou imaginaire. Mais cela ne l'empêche pas de s'en servir pour faire quelques observations acérées sur sa patrie. Devant les voleurs noirs, Steve se dit : «*C'est la nouvelle Afrique du Sud*». Perdant tout repère, et révélant peu à peu de profondes contradictions, il incarne la schizophrénie de son pays. Mais André Brink ne cherche à faire ni le procès ni l'apologie de l'Afrique du Sud post-«apartheid» pour laquelle il s'est tant battu. Il se contente, avec subtilité, de soulever un coin d'hypocrisie, de révéler ce qu'on pourrait appeler une «conscience de peau» qui dicte une certaine vision des choses, dans un pays marqué par des

années d'une ségrégation raciale radicale, Il ne force jamais le trait, sauf dans la scène avec l'Allemande où surgissent tous les non-dits enfouis sous la bonne figure de façade de la société blanche.

2008
" *Appassionata* "
" *Appassionata* "
(2009)

Roman de 109 pages

On retrouve le couple formé de la belle soprano, Nina, et du professeur de piano d'une cinquantaine d'années, coureur de jupons invétéré, Derek, qui l'accompagne en concert. Marquée par le suicide de son premier mari et par le meurtre du second, Nina est très perturbée. À la suite du choc subi lors de cette agression, elle annule ses concerts, et se retire dans la maison de son enfance pour y travailler avec Derek. Attiré par la beauté de cette femme blonde, troublé par cette soudaine intimité, éprouvant une passion dévorante, il garde pourtant ses distances, et se retire, la nuit venue, dans l'isolement de sa chambre, où il ressent une forte frustration érotique. Pourtant, un soir, Nina vient le rejoindre dans l'obscurité. Mais, au moment où il a la tête entre ses cuisses, il sent qu'elles enserrant sa tête de plus en plus fort au point qu'il s'étouffe, et perd conscience.

Commentaire

Ce roman, histoire d'un amour tourmenté et destructeur, en est un aussi sur l'apparence, l'illusion, le regard, la tromperie. Il néglige la question raciale, pour s'intéresser plutôt à la nature de l'art et de la créativité, mais avec une telle accumulation de clichés qu'on se demande si ce n'est pas une parodie.

Commentaire sur l'ensemble

Si André Brink traita dans ces «novellas» des thèmes qui l'ont longtemps préoccupé (la méconnaissance dans laquelle nous sommes des gens qui nous sont le plus proches ; la relation entre race et identité ; l'abrasion du politique par le personnel), on peut penser que leur principal objectif fut de donner des aperçus de la transformation politique de l'Afrique du Sud qui, aujourd'hui, est pleine de contradictions, connaît un racisme larvé et des flambées de violence ; de montrer ce qui arrive quand une autre réalité remplace abruptement celle qu'on avait toujours considérée comme allant de soi.

En 2009, "*Dans le miroir*" et "*Appassionata*" furent publiés ensemble en France, par "Actes sud", dans un livre bizarre formé donc de deux histoires a priori très différentes mais toutes deux empreintes de violence, les deux couples vivant de troublantes épreuves.

En 2008, à la suite de l'attaque à main armée essuyée par sa fille dans un restaurant du Cap, et de l'assassinat de son neveu abattu par des cambrioleurs dans son domicile de Pretoria, André Brink envisagea, un moment, de partir, comme le fit, par exemple, J. M. Coetzee qui choisit l'Australie. Mais il indiqua : «*Pour l'instant, je suis au Cap et j'y reste. J'essaie d'élever une voix de protestation sur place.*» Ainsi, il publia, dans le journal "Libération" du 24 juillet 2008, un article au vitriol où il s'en prit de nouveau aux dirigeants politiques du pays et à ceux de l'"A.N.C." ("Congrès national africain", le parti qui défend les intérêts de la population noire) qu'il considère comme globalement incompetents, paranoïaques et corrompus, à quelques exceptions près. Tout en étant pessimiste pour l'avenir du pays, il réaffirma son droit et sa volonté de continuer à vivre en Afrique du Sud : «*Je partage avec d'autres, noirs, bruns, blancs, cet endroit de la terre où ma mère et mon père sont enterrés, et mes grands-parents, et leurs ancêtres, depuis des générations et des générations. Cela signifie que nous*

nous sommes assimilés par près de quatre siècles de vie sur ce continent, et qu'en retour nous avons assimilé ces siècles dans nos os et notre sang : les rythmes de sécheresse et d'inondation, les famines et l'abondance, les cruautés inhumaines et les meurtres et les privations, les rires et l'amour, la pitié et la générosité. Tout ceci a eu un prix, et nous l'avons payé parfois de mauvaise grâce ou même avec ressentiment, souvent avec joie et bonne volonté.»

Cependant, si ces articles contre l'incurie des nouvelles élites noires furent publiés dans les grands journaux français, allemands et britanniques, ils n'eurent qu'un faible écho en Afrique du Sud. Chez lui, où un livre publié à trois mille exemplaires est considéré comme un "best-seller", il reste scandaleusement méconnu. Quand on soumet son nom à des Sud-Africains noirs (80 % de la population) de trente ans ayant obtenu le bac et fait des études universitaires, la réponse revient souvent sous forme de question : «C'est un Sud-Africain?».

Poussé depuis plusieurs années par ses éditeurs, André Brink, porté par l'envie de raconter sa vie et son pays à sa nouvelle et quatrième femme, Karina, qui est plus jeune que ses propres enfants, écrivit pendant trois ans ses mémoires :

2009

"A fork in the road"

"Mes bifurcations"

(2010)

Autobiographie de 530 pages

André Brink raconte son enfance avec sensibilité, avec la distance acquise au fil des ans et des séjours à l'étranger. Il fut alors nourri du mythe de la supériorité raciale de sa communauté, et de son droit divin de gouverner l'Afrique du Sud. Il révèle que les Afrikaners se considéraient comme «*une petite bande d'Israélites entourés par un noir océan de païens*». Mais il ne s'attarde pas sur la question de son identité afrikaner, qu'il a dépassée depuis un demi-siècle. Il indique qu'il croisa à l'université le jeune Frederik de Klerk, futur président, et l'expédie en des termes peu complaisants : «*Son trait le plus frappant semblait être un grand désir de plaire et une certaine propension, voire une promptitude certaine, à s'abaisser bien bas pour y parvenir.*»

Il donne une image forte de son père qu'il admirait, parce que, appliquant la politique officielle avec un sens aigu de la justice et de la vérité, il incarnait à ses yeux la force et le bien ; il occupe une place prépondérante dans le livre, tandis que la mère est à peine esquissée.

S'il évoque la brutalité des différents bourgs où la famille vécut, il n'eut pas conscience de la violence feutrée qui régnait, et qui était celle de sa famille, celle de la religion, celle du racisme au quotidien, de la tension permanente entre Blancs et Noirs, qui vivaient sans vraiment se rencontrer. Même s'il se sentait protégé par l'amour des autres, il s'endormait dans la peur : «*Certains matins, au réveil, j'étais persuadé qu'un homme noir dormait sous mon lit.*»

Et maintenant? «*Les vieux clivages entre Noirs et Blancs sont encore au cœur du problème.*» Il revient sur les années de plomb d'une Afrique du Sud sous «apartheid». Mais il n'était pas alors conscient des atrocités.

Il prit conscience du langage et de la magie des mots le jour où il commença à apprendre l'anglais. Au sujet de sa possibilité d'user de deux langues, il écrivit : «*L'afrikaans a une certaine virilité, une certaine qualité terrienne, une certaine jeunesse, parce que c'est une langue si jeune, car, bien qu'il dérive d'une vieille langue européenne, le néerlandais, il a trouvé des racines complètement neuves en Afrique, et s'est ainsi totalement africanisé. On peut presque faire n'importe quoi avec elle. Si vous n'avez pas de mot pour exprimer quelque chose, vous en faites simplement un, ou vous cueillez un mot d'une autre langue et vous le modifiez pour qu'il convienne à la vôtre. Travailler avec cette langue jeune et très vivante est tout à fait exaltant, fait ressentir aux créateurs un très spécial sentiment d'aventure. Et, si on travaille dans deux langues, on vit la merveilleuse expérience de traiter le même sujet, de parcourir le même territoire, à travers deux médias totalement différents. L'un est l'anglais plus ou moins strict, la langue mondiale, avec laquelle on peut encore faire mille nouvelles choses,*

même si elle est déjà standardisée ; mais, quand on l'emploie, c'est presque comme si on observait l'expérience africaine à travers des yeux européens. Tandis que, à travers l'afrikaans, c'est totalement différent : on fait une expérience plus "immédiate" ; c'est une langue qui, par exemple, peut provoquer plus d'émotion, là où l'anglais tend à l'"understatement", à l'euphémisme, à la litote. L'afrikaans est plus franc, plus ouvert, plus extraverti.»

Bientôt, il montra de l'intérêt pour «*la boîte à outils de l'écrivain*». Et l'écriture lui permit de sortir de sa solitude, lui donna au moins «*l'illusion d'être en communication avec les autres*», lui devint alors incontournable, avec le souci de transmettre «*la parole des gens ordinaires*», ceux qu'il rencontrait et qui racontaient des histoires tragiques ou comiques, en tout cas enrichissantes. En les enregistrant, il pouvait plonger au centre du mystère, se trouver au cœur du monde, et communiquer avec les autres. Il compare la magie des mots à celle du sexe, y voyant deux moyens de «*communication intense avec un autre : langage et sexualité sont les deux expériences essentielles de la vie*».

Il rappelle qu'à l'âge de vingt-cinq ans, il vint étudier à Paris, confiant que : «*C'était comme si j'avais connu Paris avant de m'y rendre*». Y soufflait alors le vent de la décolonisation, et les écrivains et intellectuels noirs tenaient le haut du pavé. Il découvrit qu'il pouvait partager un repas avec des étudiants noirs. Or c'est là qu'il apprit le massacre de Sharpeville ; ce fut un choc existentiel, il resta pétrifié, au Luxembourg, un jardin auquel il est resté très attaché : «*Pour moi, assis sur ma chaise verte du jardin du Luxembourg par cette matinée de début de printemps, cet événement ne se déroulait pas quelque part très loin : les assassins étaient mes semblables.*»

Les yeux du jeune Afrikaner s'ouvrirent, et le regard qu'il portait sur son pays se transforma radicalement. Il prit conscience de l'injustice du régime d'«apartheid» imaginé et imposé par les siens. Il écrivit sur son carnet : «*Il est déjà assez rude d'appartenir à un peuple confronté à son extinction, mais c'est infernal d'appartenir à un peuple qui mérite de disparaître.*» Il lisait Césaire, Camus, les existentialistes, et ces écrivains lui donnèrent aussi le goût de faire de la littérature une arme de combat contre la politique d'«apartheid».

S'il indiqua qu'il n'avait jamais été le disciple d'aucune école, il reconnaît qu'il a écrit son œuvre sous l'influence constante de Camus, notamment de sa conception de l'être humain comme devant se maintenir dans un incessant état de révolte contre les conditions qui lui sont imposées, et de réagir à l'absurdité de la vie par la création : «*À ceci est lié, dans la plus grande part de mon œuvre, un élément de mysticisme dérivé des écrivains espagnols du XVIIe siècles. L'autre grande influence exercée sur mon écriture est l'étude de l'Histoire. Toute mon œuvre est empreinte d'un sens des "racines", que ce soit dans l'histoire collective des peuples ou dans l'histoire privée des individus. Cependant, mon œuvre est attachée aux réalités de l'Afrique du Sud d'aujourd'hui, dont la situation politique n'est toutefois qu'un point de départ pour mes essais d'exploration des thèmes plus importants de la solitude humaine, et des efforts faits pour en sortir et toucher quelqu'un d'autre. Ma conviction bien établie est que la littérature ne devrait jamais s'abaisser au niveau de la politique ; elle doit plutôt élever et raffiner la politique.*»

Revenant à son séjour en France, il indique que, une fois le diplôme en poche, il rentra pour enseigner à Grahamstown. Il se révolta alors contre son père car quel ne fut pas son désenchantement lorsqu'il se rendit compte que la justice que celui-ci rendait était partielle, et ne concernait que la population d'origine européenne. Cela commença par un après-midi d'été, lorsqu'un «*étrange homme noir*» se présenta à la maison, les habits en lambeaux et la tête en sang ; il avait été violemment tabassé par son employeur blanc ; lorsqu'il était allé porter plainte au commissariat, les policiers l'avaient battu à leur tour, et l'avaient jeté dehors ; l'homme était alors venu frapper à la maison du juge, espérant y trouver secours et justice ; or, sans même écouter son récit, le juge se contenta de lui conseiller de retourner voir la police. Le choc causé par cet événement fut le déclic qui conduisit le jeune homme à reconsidérer d'un œil critique les fondements mêmes de sa société, et à se désolidariser de l'«apartheid».

Rêvant de revenir à Paris définitivement, il s'y installa en 1967, mais ne put se résoudre au confort de cet exil choisi. La révolte étudiante de Mai 68 lui donna «*la vision d'un possible : une autre façon de vivre, un autre monde*», et l'incita à rompre alors véritablement avec l'idéologie afrikaner de supériorité et de domination, à juger sévèrement le régime sud-africain fondé sur le refus de reconnaissance de l'humanité de la majorité noire.

Il retourna donc au pays natal pour y mener le combat par la voie de la littérature. Il écrivit *“Au plus noir de la nuit”* qui fut le premier roman en afrikaans interdit par la censure. À distance, il considère que cette censure et le harcèlement policier qu’il subit alors est presque un souvenir positif, du fait de *«la remarquable fraternité, sororité»* qu’elle créa entre les écrivains et avec tous les artistes : peintres, sculpteurs, danseurs, musiciens ; du fait *«de la solidarité, du travail en commun, de la conviction qu’on se trouvait ensemble dans une entreprise qui valait quelque chose»*. Il faut lire comment, envers et contre tout, *“Une saison blanche et sèche”* sortit de l’imprimerie !

Avec son grand ami, Breyten Breytenbach, peintre et poète qui fut emprisonné, il devint l’un des meneurs de la résistance des intellectuels blancs, et un paria dans sa propre communauté.

Il décrit de l’intérieur la pratique littéraire sous un régime totalitaire, la censure et ses effets sur la morale des auteurs visés. La fin de l’«apartheid» coïncida avec la libération totale de la littérature en Afrique du Sud et avec la reconnaissance de la contribution majeure des écrivains à l’évolution politique et sociale de ce pays.

Il dévoile la genèse de ses romans, y compris ceux qu’il n’a pas publiés, décrit la vie littéraire en Afrique du Sud.

Ayant pris conscience des injustices du régime, il en devint l’un des critiques les plus virulents. Il nous fait encore ici entrer dans les coulisses d’un régime oppressif où la censure et le harcèlement policier pourrissaient la vie quotidienne. Livres interdits, comme *“Au plus noir de la nuit”*, courrier ouvert, tracasseries administratives... Ainsi, après un séjour à l’étranger, dans l’avion qui le ramenait à Johannesburg, un inconnu s’adressa à lui, et lui relata avec précision tous les moments de son voyage, ses rencontres. *«À la fin de cette litanie, écrit André Brink, il glissa le carnet dans sa poche. Alors seulement, il me regarda. Esquissant un sourire, il dit : “Bienvenue en Afrique du Sud”. Alors je sus que j’étais vraiment rentré au pays.»*

En 1977, comme il écrivait sur un personnage de fiction noir, torturé, assassiné, la mort violente, en détention, du militant noir Steve Biko interrompit tout à coup son travail ; il indique : *«La mort de Biko me causa un tel choc que longtemps je ne pus revenir à l’écriture. Mais je crois que, aussi outragé ou perturbé qu’on puisse être, on peut retrouver un état de sérénité intérieure, avant que, de nouveau, quelque chose de valable puisse émerger de l’écriture. [...] Peu à peu, emporté par une résolution féroce, je retournai à l’écriture d’*“Une saison blanche et sèche”*»*. Un peu plus loin, il confie : *«En écriture, tout sert.»* Son œuvre est inséparable des convulsions de son pays.

Au cours de ses innombrables voyages, de ses séjours parisiens, il rencontra des opposants exilés, et il nous présente une galerie de personnages émouvants, étonnants :

-Un vieil homme, *«grand-père Maurice»*, qui, à Paris, réunissait chaque semaine des étudiants venus de partout, leur préparait de bons repas et les initiait à la culture.

-Mister Naidoo, le marchand de légumes amoureux de Marilyn Monroe.

-Mazizi Kunene, dirigeant de l’“A.N.C.” : *«Un être exceptionnel. Un genre unique de dignité. Peut-être, me disais-je souvent, une dignité zouloue? Discernable même quand il était triste et abattu. Il venait me voir, mettait un disque kwela des townships sur mon minuscule tourne-disque dans le salon ; il fermait les yeux et se mettait à danser, sur place, et très lentement, il tournait, tournait, et des larmes coulaient sur ses joues ridées.»*

-Mgr Desmond Tutu, *«ce petit paquet de joie pure»* qui lui donna le sentiment que le christianisme, rejeté depuis sa jeunesse, pouvait être autre chose qu’une tromperie.

-Nelson Mandela dont la rencontre fut un des moments forts de sa vie ; qui le bouleversa : *«Un jour, alors que nous prenions le thé chez lui, il a posé sa main sur mon bras et m’a dit : “André, en prison, tes écrits m’ont permis de supporter le monde, ont changé ma manière de voir le monde !»* alors qu’il était obsédé par la nécessité de se venger.

Quand il évoque la camaraderie entre compagnons de résistance à l’ancien régime, Noirs et Blancs, il met le doigt sur une subtilité importante : *«Nous avons une intensité de communication que je n’ai jamais retrouvée ailleurs. Une joie profonde. Nous avons vécu ensemble quelque chose que personne ne peut comprendre.»*

Il s’interroge sur l’une des grandes énigmes de l’Afrique du Sud post-«apartheid» : la violence ; il écrit : *«La violence est le lot de toutes les sociétés mais, en Afrique du Sud, elle semble presque invariablement doublée d’une exacerbation, d’un surplus imprévu de hargne.»* Cette violence est, pour

lui, inexplicable, à moins, estime-t-il, qu'on remonte aux conflits du XVIIIe siècle entre Blancs et Noirs. Il remarque : *«Même au Zimbabwe, qui se trouve en pleine crise, l'ambiance est toujours plus détendue qu'en Afrique du Sud. On voit plus de démonstrations d'amabilité et de joie à Harare qu'à Johannesburg.»*

S'il sentit *«un contraste énorme entre l'espoir ressenti après l'accession de Mandela au pouvoir, et la déception terrible qui a suivi»* ; s'il regrette qu'il se soit trop vite retiré ; s'il est déçu par la conduite des autres dirigeants de l'"A.N.C." dont il avait rencontré la plupart alors qu'ils se trouvaient en exil, qui furent ses compagnons de route ; s'il chercha longtemps à trouver des excuses aux présidents Mbeki ou Zuma et à leurs ministres ; s'il pense que l'Afrique du Sud «nation arc-en-ciel» n'est toujours qu'un rêve, le combat de ce militant qui prône la tolérance entre les peuples ne devait jamais prendre fin, car, maintenant, il annonce : *«Mon temps de silence est épuisé»* ; il dénonce les promesses trahies du régime issu de la révolution démocratique des années 1990, qui s'est enfoncé dans la gabegie et dans une corruption écrasante ; qui laisse grandir l'insécurité, et se faire jour un nouveau visage du racisme (*«Les vieux clivages entre Noirs et Blancs sont encore au cœur du problème»* - *«Ces dernières années, on pourrait même parler d'une résurgence du racisme. La tragédie est qu'elle est encouragée non seulement par l'attitude butée de Blancs d'extrême droite, mais aussi par les actions et l'attitude de certains dans le camp même de l'A.N.C.»* qui *«est devenu l'ennemi du peuple»*, qui fait une gestion désastreuse de l'épidémie du sida, qui est complaisant avec le Zimbabwe... Sa colère contre les dérives du gouvernement actuel est à la hauteur de sa désillusion. Il affirme : *«Les hooligans ont pris le pouvoir»*. Comme il n'hésitait pas autrefois à pourfendre les Botha et autres De Klerk, il est virulent contre les Blancs qui n'ont toujours rien compris.

Cependant, il veut garder foi en l'avenir d'un pays qu'il aime plus que tout, auquel il a voué sa vie d'écrivain et son existence d'homme. Si, à ses yeux, beaucoup de choses ne vont pas, il met beaucoup d'espoir dans l'éducation, car, pour la première fois, différentes races se rencontrent à l'école. Il reprend des extraits de ses tribunes, publiées dans la presse internationale après l'attaque à main armée essuyée par sa fille dans un restaurant du Cap, puis le meurtre de son neveu par des cambrioleurs à Pretoria.

Il donne aussi son avis sur Israël, assimilant sa politique à celle des nazis : *«Quand j'y repense aujourd'hui, je ne peux écarter de mon esprit le souvenir des terribles vestiges de Dachau et d'Auschwitz : si Israël ne s'est jamais lancé dans un génocide de l'ampleur de l'Holocauste, le nettoyage ethnique que cette nation inflige aux Palestiniens équivaut, moralement, à une version lente et en mode mineur des camps de la mort. J'ai du mal à comprendre comment un peuple pour lequel il a été si difficile de se relever des horreurs de l'Holocauste peut ensuite infliger à d'autres ce qu'on lui a fait.»*

Cet homme à femmes parle de celles qui ont compté dans sa vie, et il y en eut beaucoup. Il insiste sur celles par lesquelles il s'est beaucoup transformé. Elles l'inspirent toujours, comme le prouvent admirablement quelques-unes des plus belles pages de son livre. Il revient en détail sur sa liaison orageuse avec Ingrid Jonker, une poétesse afrikaner déjantée qui faillit le *«rendre fou»* et qui se suicida en se noyant dans l'Atlantique. Il évoque aussi sa relation avec *«H»*, une philanthrope blanche passionnée par l'Afrique, rencontrée en 1966, et qui a beaucoup joué sur sa conscience politique. De sa première femme, il ne dit pas grand-chose. Rien non plus sur la mère de deux de ses quatre enfants. Et pas un mot sur les amours interdites au temps de l'«apartheid», avec d'éventuelles Noires, Indiennes ou métisses. Il explique : *«Je ne voulais pas faire un bilan des femmes dans ma vie. Certaines choses doivent rester privées, avec quelques exceptions.»* Mais il avait déjà souvent écrit que, en Afrique du Sud, les histoires d'amour sont indissociables de l'Histoire.

En dehors de son pays et des femmes, il aime la littérature, la peinture (Picasso), la musique, Paris (où il fut à deux moments décisifs : en 1960 et en 1968, où il revient presque chaque année, qui fut si important dans son évolution, la France étant sa seconde patrie), Le Cap où il aime d'abord la montagne, et habite une villa dans le quartier verdoyant de Rondebosch. Il dit conserver toujours le goût de la solitude, même s'il voyage beaucoup, trouvant *«une sorte de réconfort dans cette absence au monde, comme une manifestation de l'ampleur de la vie, l'impression de mieux la comprendre.»*

Le livre se clôt par une lettre à sa femme, la belle Polonaise Karina, lettre qui est aussi un magnifique hymne à l'écriture et au pouvoir des mots, symboles de liberté : *«Quel pouvoir a vraiment un écrivain,*

un simple écrivain, face aux réalités sordides et négatives de notre monde? Tant que nous aurons à notre disposition les mots, nous pourrons rejoindre autrui au sein d'une chaîne de voix qui ne seront jamais bâillonnées. C'est notre unique, notre modeste, notre durable garantie en ce monde et contre ce monde. / Tant que cela restera possible, je parlerai, je ne pourrai pas, je ne voudrai pas me taire. Tant qu'il y aura des bifurcations en chemin, je serai heureux d'emboîter le pas à l'hérétique Don Quichotte et je les emprunterai.» En quelques phrases s'exprime le combat d'une vie.

Commentaire

Ce livre fut, pour André Brink, le plus pénible à écrire, car, confia-t-il, «*même les moments les plus heureux de [s]a vie avaient des côtés ténébreux*». *‘L’amour et l’oubli’* (2006) avait déjà été une sorte d’autobiographie romanesque et amoureuse, mais, ici, il se devait de se soumettre à un devoir de mémoire, de rester aussi fidèle que possible à ses souvenirs.

Le titre, *‘Mes bifurcations’*, est justifié car André Brink indique bien comment ses convictions n’ont pas empêché les doutes par lesquels il est passé dans son itinéraire tourmenté d’homme blanc vivant en Afrique du Sud. Il avait souvent montré, dans son œuvre romanesque, l’évolution d’une conscience, mais, ici, cette conscience s’incarne à la première personne avec une sincérité crue. Pourtant, il fut, dans ce livre, plus discret sur la sexualité que dans *‘L’amour et l’oubli’*.

Ce qui rend ces Mémoires passionnants, c’est qu’ils sont autant une histoire personnelle que celle d’un pays, avec ses ombres et ses lumières, un témoignage précieux sur les combats des Blancs et des Noirs contre l’«apartheid», sur le difficile métier d’écrivain sous un régime totalitaire. C’est une lecture irremplaçable pour pénétrer la complexe, douloureuse et passionnante histoire contemporaine de son pays.

Si André Brink est souvent sombre car le destin de son pays l’inquiète, il manie aussi un humour tendre, sait se moquer de lui-même ; ainsi, à propos d’une conférence prononcée après la mort violente du militant noir Steve Biko, en 1977, il juge sévèrement sa conclusion : «*Démagogie, prose ampoulée s’il en est. Plutôt mélodramatique, trop exaltée. Mais j’étais désespéré.*»

Le titre se justifie aussi car le romancier, procédant par touches comme un peintre, raconta sa vie par fragments, dans le désordre des souvenirs, alternant les scènes de genre, les portraits, les réflexions politiques, les confidences, les récits de voyages, des moments romanesques, des extraits de journal, choisissant de «bifurquer» souvent, de prendre des chemins de traverse pour échapper à la linéarité de l’autobiographie. Les chapitres, au fil desquels le lecteur voit le processus littéraire et l’engagement politique se nourrir l’un l’autre, où revient sans cesse le rapport entre Noirs et Blancs, sont organisés par thèmes plutôt que dans un ordre chronologique.

Dans la postface, André Brink expliqua sa détestation du narcissisme consubstantiel à l’écriture de la genèse de soi. C’est ce qui explique l’approche qu’il a choisie pour remonter le passé, mêlant la grande Histoire (celle du pays) et la petite, celle de sa révolte contre sa famille et contre sa communauté. Et, comme il insiste sur son compagnonnage intellectuel et politique avec des hommes et des femmes qui l’ont fait ce qu’il est, et comme il a le souvenir généreux, son livre regorge de rencontres.

En 2010, André Brink laissa sa femme, Karina, compiler amoureusement de petits essais, demandés à quantité de personnes pour le 75e anniversaire de son auguste mari, en mai.

Il publia :

2012
"Philida"

Roman

En Afrique du Sud, en 1832, la jeune esclave Philida, tricoteuse du domaine Zandvliet, a eu quatre enfants avec François Brink, le fils de son maître. Lorsqu'il se voit contraint d'épouser une femme issue d'une grande famille du Cap, dont la fortune pourrait sauver l'exploitation familiale, il trahit sa promesse d'affranchir Philida, et envisage de la vendre dans le Nord du pays. Mais elle décide alors d'aller porter plainte contre la famille Brink auprès du protecteur des esclaves.

Tandis que les rumeurs d'une proche émancipation se répandent de la grande ville aux fermes reculées [l'abolition de l'esclavage dans l'Empire britannique allait être proclamée en 1833], l'opiniâtre Philida brise peu à peu ses entraves au fil d'un chemin jalonné de luttes, de souffrance, de révélations, d'espoir.

Commentaire

À partir d'un épisode de son histoire familiale, André Brink composa, en afrikaans, un roman à la langue poétique, âpre et sensuelle. Parce qu'il n'est pas de justice sans sincérité, ni d'indépendance sans langage, il orchestre un chœur de voix narratives offrant à chacun l'occasion de dire sa vérité. Murmures, prières et cris scandent ainsi un hymne à la liberté rêvée, qui donne son souffle à ce récit puissant.

Alors qu'André Brink avait été fait docteur honoris causa de l'université catholique belge de langue française de Louvain, dans l'avion qui, le 6 février 2015, le ramenait d'Amsterdam vers Le Cap, il connut un banal problème de circulation sanguine, et mourut subitement, à l'âge de 79 ans. Cette mort en plein ciel était paradoxale pour un homme si profondément enraciné dans sa terre natale et dont l'œuvre était ancrée dans l'histoire tumultueuse de son pays.

Il laissait derrière lui son épouse, Karina Szczurek, et quatre enfants : sa fille, Sonja, et ses trois fils : Anton, Gustav et Danie.

* * *

André Brink, l'un des écrivains d'Afrique du Sud les plus connus, qui parlait l'afrikaans, mais aussi l'anglais (langue dans laquelle il écrivit aussi), le français, le néerlandais, l'allemand, un peu d'italien, d'espagnol, de portugais, fut très prolifique, étant l'auteur de nombreux livres de genres divers :

-Des récits de voyage.

-Des essais, portant sur la politique et, de la part de ce professeur d'université, sur la littérature.

-Des pièces de théâtre.

-Des traductions en afrikaans de près de soixante-dix œuvres de la littérature mondiale, entre autres celles de Pierre Boulle, Albert Camus, Colette, Marguerite Duras, Joseph Kessel, Charles Perrault, Saint-Exupéry, Georges Simenon, Shakespeare, Henry James, Oscar Wilde, Lewis Carroll ("*Alice aux pays des merveilles*"), Graham Greene, Cervantès ("*Don Quichotte*"), Andersen, Ibsen ("*Hedda Gabler*"), Tchekhov, ainsi que "*Les mille et une nuits*".

-Surtout une quarantaine de romans qui jalonnent sa carrière, particulièrement "*Au plus noir de la nuit*" (1973) et "*Une saison blanche et sèche*" (1979).

Alliant l'hédonisme et la vigilance, une sensualité impérieuse et une morale inquiète, jusqu'à son dernier souffle, il n'eut d'autre sujet que son amour / haine pour son pays meurtri, ce qui charge ses livres de dilemmes extrêmes et d'émotions intenses, captivants pour le lecteur. Il confia : «*L'engagement politique correspond à quelque chose de profond. Il a défini ma façon de vivre. Je ne pouvais pas m'exprimer en tant qu'individu sans le faire sur le plan politique parce que tout ce qu'on fait dans un contexte sud-africain a ses implications politiques.*» Il joua un grand rôle dans la

dénonciation et le démantèlement du régime de l'«apartheid», qui imposait la ségrégation entre Blancs et Noirs, ce qui est bien la preuve que la littérature peut contribuer à changer le monde. De ce fait, il encourut la réprobation des milieux conservateurs de son pays. Mais il écrivit aussi ses romans en anglais, et ils furent traduits en plus de trente langues, incluant le xhosa (langue d'un peuple autochtone sud-africain), le serbo-croate, le japonais et le vietnamien ! Plusieurs fois proposé pour le Nobel de littérature, mais jamais primé, il reçut toutefois plusieurs prix prestigieux dans son pays et à l'étranger, dont le prix Médicis étranger en 1980 pour "*Une saison blanche et sèche*".

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

Contactez-moi

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

www.comptoir litteraire.com